

Paul Oudin

Occuper le Temps

En beauté

~~Une question de tous les instants~~

~~Quoi qu'il en soit~~

En beauté.

Année 2013-2014

Mémoire DNSEP/MASTER Option ART

École Supérieure d'Art de Lorraine - Metz

Coordination générale du mémoire : Célia Charvet

Direction de mémoire : Christophe Georget

Direction de Recherche : Jean-Jacques Dumont

« Heureusement, quelque système qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée ? [...] Presque aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie. Il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table : chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, et va où son intérêt et son goût l'appellent »

Voltaire, Le Dictionnaire Philosophique, (Matière, p398)

*03/04/2014,
Voilà où j'en suis.*

| | |
|--------------------------------|-----|
| POUR COMMENCER | 9 |
| RÉPERTOIRE | 11 |
| DU BRICOLAGE | 27 |
| DES HISTOIRES | 63 |
| DU GESTE | 95 |
| POUR CONCLURE | 145 |
| <i>(Pour Recommencer)</i> | |
| BIBLIOGRAPHIE | 149 |
| RÉSUMÉS & MOTS-CLÉS | 155 |
| REMERCIEMENTS | 157 |

Pour commencer

~~Occuper le temps est une question de tous les instants.
Occuper le temps, car en avoir conscience.
Occuper son temps présent, occuper le temps futur, laisser des traces,
des histoires.
Certains cherchent même à occuper le temps du passé.
Voici ma façon d'occuper mon temps. La façon de m'occuper.~~

Occuper le temps est une question de tous les instants. On peut chercher à l'occuper efficacement, on peut chercher à l'occuper en beauté, mais on cherche à l'occuper quoi qu'il en soit.

J'aime habituellement commencer par ces quelques mots : nous avons tous un certain quota de temps d'existence, dont nous ne connaissons la valeur qu'à sa fin. La seule question qui nous reste, partant de ce constat, est : que faire de ce temps qui nous est imparti ? J'espère pouvoir être considéré comme un auteur, c'est à dire une personne qui s'exprime, et à ce titre, raconter ma vision du monde. Aussi, je dédie mon temps à observer ce qui m'entoure, et à le transcrire.

J'ai ici cherché à circonscrire l'acte de créer d'un point de vue tout à fait subjectif : je n'ai pas cherché l'universalité, mais j'espère que certains y trouveront une certaine justesse des propos. Pour reprendre les mots de Viet Stratman, il ne faut pas y voir là un égocentrisme mal placé, mais quelque chose d'inévitable : je suis ici, et je regarde le monde d'ici.

Ce travail s'appuie sur un ensemble de réflexions, classées alphabétiquement, qui condensent deux ans et demi de pensées éparses, acquises selon le principe de sérendipité, et d'où ont été tirées les pistes de recherche abordées dans ce mémoire. À savoir : une méthode de pensée fonctionnant de manière analogue à l'activité de bricoler ; le modèle de la fresque, composée de détail, comme schéma typique d'une démarche artistique ; et enfin, la façon dont temps et geste sont deux éléments fondamentaux de ma phase de production.

a

Aléatoire : L'aléatoire fait appel au hasard au sein d'un ensemble de définition, c'est-à-dire, d'un domaine restreint.

(dernière mise à jour le 20.06.2012)

~~Aléatoire : L'aléatoire fait appel au hasard.~~

~~*(Non daté)*~~

b

Bricolage : Science de la résolution des problèmes avec les moyens du bord.

(13.10.2013)

c

Cacher : Dissimuler n'est de loin pas la meilleure méthode pour cacher. *(Non daté)*

Chance : Je ne veux pas de chance. Pas que je n'en ai pas besoin. Je veux être récompensé pour ce que je vau*x*. *(Non daté)*

Chance : La chance n'existe pas : il n'y a que le hasard, et la façon dont on le perçoit.

(dernière mise à jour le 20.06.2012)

~~Chance : La chance n'existe que là où on~~

~~la voit.~~

~~*(Non daté)*~~

Chaos : Même le chaos a ses lois. *(Non daté)*

Cohérence : Plus un ensemble est petit, plus il est cohérent. C'est une des forces des détails : puisqu'il y a difficilement plus petit, chaque détail est cohérent. (19.03.2013)

Concept : Que demander de plus à un concept que d'être beau ? (Non daté)

Confort : C'est ça qui dirige le monde de l'Homme.
(dernière mise à jour le 25.05.2013)

~~Confort : C'est ça qui dirige le monde de l'Homme. (Non daté)~~

Contexte : Dimension immédiatement supérieure à l'objet en question. (12.04.2013)

Contradiction : La réalité n'accepte pas les contradictions. (Non daté)

Croyances : À quoi cela sert-il de brimer les croyances ?
(28.05.2013)

Décalage : Meilleure méthode imaginable pour venir rapidement à bout d'une question ambiguë ou difficile. (25.05.2013)

d

e

Déterminisme : Pourquoi tout le monde y pense-t-il comme un absolu sans demi-mesure? Ne pourrait-on pas envisager un déterminisme partiel, dont l'influence s'amoinerait d'autant que croissent les ensembles sur lesquels il agit? (1.10.2013)

Détourné (moyen) : (Seul) le moyen détourné est sain. (24.10.2013)

Dictionnaire : Source pratiquement inépuisable de commencements. (16.11.2013)

Dieu : Ne savez-vous donc pas que vous êtes des Dieux? (*dernière mise à jour le 20.06.2012*)

~~Dieu : Ne savez-vous pas que vous êtes des Dieux? (Non daté)~~

Digression : Et de digression en digression, le monde tourne rond. (27.09.2013)

Entendement : Certaines choses dépassent notre entendement. Et c'est très bien comme ça. (*Non daté*)

Ensemble de définition : Champ, étendue au sein de laquelle une notion existe. C'est une des conditions d'existence de cette notion. (20.06.2012)

Équilibre : Notion fondamentale, une des lois primordiales : tout système tend vers l'équilibre. (16.11.2013)

Évolution : L'évolution naturelle a poussé l'Homme à prendre en charge son évolution. À ce titre, l'Homme 2.0 peut être considéré comme naturel. (29.11.2012)

Exhaustivité : L'exhaustivité n'est pas riche, elle est morne. (*Non daté*)

Facilité : La facilité c'est la mort de l'esprit. (03.12.2013)

Franchise : La franchise est toujours une bonne chose. Cependant, il faut savoir l'utiliser à bon escient, sous peine que cela en devienne un attirail-malheur. (11.11.2013)

Fresque : Narration décentrée. Le fil directeur n'est pas explicite, il est induit par une myriade d'éléments allant dans son sens. C'est à mon avis le type de narration le plus riche. (06.06.2013)

Geste : Plus petit acte créatif. Sa cause peut tout à fait être un « parce que ». (20.01.2014)

f

g

h

Hasard : Le hasard a été, est, et restera une des constantes immuables de l'Univers humain.

(dernière mise à jour le 30.01.2014)

Hasard . Le hasard a été, est, et restera une des constantes immuables de l'Univers:

(09.10.12)

Histoire(s) (sans majuscule) : Les histoires sont la plus belle création de l'Humanité, et peut-être même la seule création véritable. Être humain,

est-ce raconter des histoires ?

(dernière mise à jour le 01.10.2013)

Histoire(s) (sans majuscule) : Les histoires sont la plus belle création de l'Humanité:

(mise à jour du 25.05.2013)

Histoires (pluriel) : Les histoires sont la plus belle création de l'Humanité

(04.03.2013)

i

Idéalisation : Erreur fondamentale, mais inévitable à l'appréhension du monde. Voir à préjugé.

(dernière mise à jour le 29.01.2013)

Idéalisation : Erreur fondamentale, mais inévitable à l'appréhension du monde:

(mise à jour du 20.06.2012)

~~Idéalisation : Le danger avec l'idéalisation,
c'est que lorsque l'on se retrouve face
à son objet, on est déçu.
(Non daté)~~

Illumination : Instant de lucidité absolue. Tous les éléments s'agencent d'eux-mêmes pour former un tout cohérent dont nous sommes seuls spectateurs.
(16.11.2013)

Immortalité : Si je devais avoir accès à l'immortalité, je voudrais la vivre de la façon suivante : être en veille la plupart du temps, et me réveiller quelques jours tous les dix ans, par exemple. Je veux voir le monde du futur.
(10.11.13)

Infini : Chose dont chaque point est à la fois le centre et l'extrémité. (Non daté)

Infini : Une chose de taille infinie peut-elle avoir une forme? (Non daté)

j
k

l

Loi Primordiale : Loi maîtresse de l'Univers, qui régit et organise les autres lois du Monde Structurel.
(*Non daté*)

m

Maladresse : La maladresse est sincère. (*Non daté*)

Mentir : Je ne sais pas mentir. Il suffit de savoir me poser les bonnes questions de vive voix pour que je donne le fond de ma pensée. Ceci dit, trouver les bonnes questions est une tâche des plus ardues.
(02.10.2012)

Monde Structurel, Monde du Détail : Notion qui organise l'Univers en deux catégories de phénomènes : la matière (détail), et les lois qui s'y appliquent (structure).
(*Non daté*)

n

Nombre : Instrument de mesure absolu et universel.
(02.12.2013)

o

Observation : L'Homme est observation (10.11.2013)

Œuf : L'énigme de l'œuf et la poule peut être partiellement résolue. Le blanc d'œuf ayant existé uniquement après l'invention du langage ou de

la cuisine (auparavant, ce n'était pas du blanc d'œuf), il est évident que le blanc d'œuf est venu après la poule. Pour le reste de l'œuf, cela reste à déterminer.
(28.04.2013)

Omnipotence : La plupart des divinités sont partielles : elles représentent une facette de l'humanité, que les croyants vénèrent, et à laquelle ils s'identifient. Le dieu chrétien, lui, représente l'omnipotence, la perfection. Y aurait-il quelque chose de malsain là-dedans, ou bien cela pousse-t-il à chercher la perfection ?
(dernière mise à jour le 01.10.2013)

~~Omnipotence : La plupart des divinités sont partielles : elles représentent une facette de l'humanité, que les croyants vénèrent, et à laquelle ils s'identifient. Le dieu chrétien, lui, représente l'omnipotence, la perfection. N'est-ce pas malsain ? (04.12.2012)~~

Originalité : Le meilleur moyen de ne pas être original est de chercher à l'être. (11.11.2013)

p

Pelle : Quoi de mieux qu'une pelle pour creuser dans le ciel? (*Non daté*)

Perdre : On dit souvent que les vainqueurs font l'Histoire, mais pourquoi parle-t-on encore de Priam? (*04.11.2013*)

Phénoménologie : Un mot bien ignoble pour un état d'esprit bien sain. (*26.10.2013*)

Pourquoi? Parce que. (*Non daté*)

Préjugé : Méthode d'appréhension rapide du monde, qui facilite notre rapport avec celui-ci. Terme bien trop souvent utilisé dans le sens négatif du terme, c'est-à-dire lorsque l'on se contente du préjugé pour les rapports durables. (*29.01.2013*)

Prétextes : La vie est prétextes (*11.02.2014*)

r

Réalité : Ce qui est. À distinguer des interprétations que l'on peut en faire. (*20.06.2012*)

Recherche : Là où la recherche devient intéressante, c'est quand les mots pour la faire progresser n'existent pas. Il faut alors les créer, les fabriquer,

ou en associer deux pour leur donner un sens nouveau. *(dernière mise à jour le 25.05.2013)*

~~Recherche : Là où la recherche devient intéressante, c'est quand les mots pour la faire progresser n'existent pas. Il faut alors les créer, ou en associer deux pour leur donner un sens nouveau.~~
(10.04.2013)

Résonateur : L'Homme agit comme un résonateur, qui prend la cadence, le rythme et la mesure de ce qui l'entoure. Voir Observation et Simple Constat.
(dernière mise à jour le 11.11.2013)

~~Résonateur : L'Homme agit comme un résonateur, qui prend la cadence, le rythme et la mesure de ce qui l'entoure.~~
(Non daté)

Rire : Bien entendu que l'on *peut* rire de tout, mais il faut parfois mieux s'en abstenir. *(12.01.2014)*

Sacrifice : Geste parfois nécessaire, malgré sa tragédie intrinsèque. *(20.06.2012)*

Sacrifice de soi (volontaire) : Un des plus beaux gestes qui soient : l'altruisme à son paroxysme.
(dernière mise à jour le 01.10.2013)

S

t

Sacrifice (volontaire) : Un des plus beaux gestes qui soient. (20.06.2012)

Simple Constat : Méthode visant à confronter le regardeur à une chose qu'il connaît, afin de la voir autrement. C'est faire l'expérience de notre vie de tous les jours, par le regard de l'artiste. Ce n'est pas spectaculaire, et c'est peut-être ce qui en fait la richesse.
(Non daté)

u

Temps : C'est la ressource qui, à terme, nous fera défaut, sans échappatoire possible. Sacrifier son temps, c'est donner de sa personne. Et le sacrifice volontaire est à mes yeux le plus beau geste qui soit.
(Non daté)

Théorie : Une théorie, c'est une histoire particulière du monde. Au vu de leur non-pérennité constatée régulièrement, on s'accordera à dire que ce qu'on lui demande, c'est d'être plaisante.
(27.10.2013)

Univers : L'Univers ne peut pas sortir de ses rails, puisqu'il est ses propres rails.
(Non daté)

Univers : Ensemble de définition absolu. (11.11.2013) |

Vérité : Quoi de plus approprié comme outils que le paradoxe du menteur pour chercher la réalité de la vérité? (*Non daté*)

Vie : La vie appelle la vie. L'énergie appelle la vie. (11.10.2012)

Vie « Artificielle » : Nous avons mis trois milliards et demi d'années à évoluer vers ce que nous sommes aujourd'hui, alors pourquoi s'étonner, malgré toute notre intelligence, pourquoi s'étonner que nous ne parvenions pas à insuffler la vie à des machines en une cinquantaine d'années seulement? (07.11.2012)

V

| W

| X

| Y

| Z

Du Bricolage

Bricoler, c'est être face à un problème, et faire fonctionner son esprit, son imagination et sa capacité à innover, afin de résoudre celui-ci. Il ne s'agit pas d'appliquer une méthode connue pour résoudre un problème connu. Il s'agit d'une activité créative à part entière, dont la portée varie selon le domaine concerné.

Certes, celui qui bricole souvent retrouvera des schémas connus, et saura comment les résoudre, mais là n'est pas le sujet, puisqu'en ce cas, nous pouvons parler d'expérience, qui est un état de fait commun à n'importe quelle activité. Aussi, je ne crois pas qu'il soit pertinent d'y consacrer plus de temps que cette simple remarque. Ce n'est pas par négligence, mais bien par manque d'intérêt actuellement, peut-être serai-je amené à en traiter plus tard, je n'en sais rien.

Bricolage existentiel.
Bricoler, c'est vivre.
Faire face à des problèmes, et
les résoudre vite, efficacement,
avec les moyens du bord.

Il y a l'idée de nécessité. Aucun
tracas : on n'a pas le temps
pour ça. Ça marche, et c'est
tout ce qui compte.

« [U]ne
classification
en forme de
dictionnaire ne sert
donc pas à définir
un terme, mais
permet seulement
de l'utiliser de
manière correcte et
logique. »

*Umberto Eco, De
l'arbre au labyrinthe.
Études historiques
sur le signe et
l'interprétation,
essais traduits de
l'italien par Hélène
Sauvage, Paris,
Grasset, 2010, 712 p.*

Si l'on conçoit le bricolage comme activité créatrice, il faut préciser maintenant ce que je désigne sous ce terme, car il ne s'agit pas [uniquement] de l'activité consistant à visser, clouer, souder, réparer dans son garage, qu'évoquent les dictionnaires.

Nécessairement, il y a des points communs, sans quoi je n'aurais pas choisi ce mot. Je vais donc commencer par les expliciter. Je trouve les définitions des dictionnaires médiocres quant à cette activité de bricolage. Ces ouvrages semblent en faire soit une activité pragmatique de moindre valeur, servant uniquement de moyen de secours, sous-entendu quand les méthodes « officielles » de parer au problème ne sont pas disponibles (peu importe la raison de ceci), soit une truanderie.

Pour être honnête, les définitions du dictionnaire sont justes, à la façon d'un dictionnaire : elles disent ce que c'est, et rien d'autre. Elles en sont donc pauvres, et ne vont pas au-delà de la chose elle-même. C'est là ce que je reproche à la manière de penser « dictionnaire ». mais, bien entendu, c'est également sa raison d'être. Ce qui m'amène à dire que ce qui fait la richesse du bricolage à mes yeux (outre son pragmatisme évident), c'est toute cette dimension créative absente de la sèche définition dictionnaire.

Bricoler pour travailler seul.
Pour pouvoir travailler n'importe
quand.
Pour avoir le plaisir de progresser,
Pour pouvoir se dire
c'est moi qui l'ai fait.
Pour pouvoir regarder derrière soi
le chemin parcouru.

Bricoler implique d'être seul face au problème. En anglais, cela se dit *DIY*, soit l'abréviation de *do it yourself* (faites-le vous-même), ce qui est très parlant. Et être seul face à un problème nouveau signifie devoir faire preuve d'imagination. De créativité. Cela peut signifier utiliser nos objets du quotidien (matériels ou intellectuels) selon un arrangement nouveau, ou bien en créer des inédits, ce dernier point étant à mon avis un des grands plaisirs du bricoleur, car il implique d'inventer quelque chose. Tout du moins est-ce le mien. Il arrive parfois que ces « nouveaux outils » existent déjà, sans que nous en ayons eu connaissance alors : au moment où l'on s'en aperçoit, on a la confirmation que c'était une bonne idée. Il arrive même de réinventer sans que nous nous en rendions compte des choses que nous connaissons, et qui n'ont rien d'extraordinaire.

Comment réagir, lorsque l'on se rend compte que des termes que nous avons associés se trouvent avoir déjà été utilisés dans la même association et le même sens plus d'un siècle auparavant? Faut-il être déçu? Être heureux d'avoir eu la même idée que d'autres (ce qui lui confère une certaine valeur)? Sans doute un peu des deux. Tel est mon cas, à tout le moins. Partagé entre la déception

Bricoler des pensées,
Agencer des idées,
Accoler des fragments.
Faire en sorte que ça
fonctionne

1. « *Le principe du déterminisme* »
In : *Revue néo-scolastique*. 12^o
année, N^o 45, 1905.
pp. 5-26.

de se dire que je n'étais pas le premier à y penser, et le plaisir d'avoir la confirmation que mon intuition, ou mon raisonnement n'était pas qu'une affabulation sans queue ni tête. Mais, dans le même temps, rares sont les personnes capables de proposer des choses tout à fait nouvelles, alors peut-être vaut-il mieux garder le sentiment que « c'était une bonne idée ». Rien que le jour où j'écris ces mots, j'ai « réinventé » la suite arithmétique (ce qui n'a rien de bien extraordinaire), que pourtant je connaissais depuis des années, et je me suis rendu compte que mon expression « déterminisme partiel », dont j'étais assez fier, a été utilisée en 1905 par Léon Noël ¹. C'étaient de bonnes idées.

Donc voilà : *exit* les vis et les clous, place à la notion du bricolage transcendantal et transdisciplinaire ! En laissant de côté cette remarque ironique, j'espère que là où je veux en venir apparaît clairement. Bricoler, ici, plus qu'une activité de garage, est une attitude ; une façon de gérer les problèmes, une *méthode* à part entière, basée à la fois sur l'empirisme, l'expérience, le pragmatisme et la créativité. Je ne dirai pas qu'il s'agit d'une « philosophie de vie », car je trouve cette idée risible, mais il me paraît évident que c'est une construction de l'esprit tout ce qu'il y a de plus humain. Bien triste est celui qui n'a jamais

Agencer d'une nouvelle
façon.
Observer pour améliorer?
Observer pour créer.
Appliquer une logique et
une méthode rigide à la
perte de temps.
Perdre du temps à faire
éclater la logique
parfois si absurde.

« La plupart du temps, quand on pose une question, même qui me touche, je m'aperçois que je n'ai stictement rien à dire. Les questions se fabriquent comme autre chose. Si on ne vous laisse pas fabriquer vos questions, avec des éléments venus de partout, de n'importe où, si on vous les "pose", vous n'avez pas grand-chose à dire.»

Gilles Deleuze,
Dialogues, Gilles Deleuze & Claire Parnet, Flammarion, 1996

procédé de la sorte, même inconsciemment, si tant est qu'une telle personne existe. En effet, je ne pense pas me tromper de beaucoup en affirmant que vivre implique de bricoler, puisqu'il semble qu'il s'agisse de la méthode la plus évidente de pallier un problème du quotidien.

Après hésitations, je crois que le bricolage est le terme qui définit le mieux mon travail plastique. Je mets un mot dessus seulement maintenant, mais lorsqu'il y a deux ans j'employais pour la première fois le mot imagé « d'outils » en lieu et place de mes travaux plastiques, cette vision des choses était déjà présente.

Cette méthode est présente au stade de la réflexion, un moment durant lequel je pense ainsi : en agençant des notions, des idées venues d'un peu partout, afin de résoudre un problème (une question) qui se pose à moi. Il ne s'agit pas pour autant d'une manière de procéder absurde et irréfléchie, au contraire : c'est en procédant par tâtonnements, essais et recommencement que l'on peut réussir à fabriquer un raisonnement cohérent de cette façon. Dans le numéro 373 de Art Press, on trouve un article intitulé : « *Atlas : Comment remonter le monde* », consacré principalement à George Didi-Hubermann et la notion... d'atlas. Un titre, en passant, qui me plaît beaucoup

Il n'y a pas de méthode,
pas de solution miracle
Manipuler. Sentir la
matière sous ses doigts,
les pensées dans son esprit.
Essayer, assembler, défaire.
Expérimenter.

« Bien entendu, il ne s'agit pas de décréter une société nouvelle, mais de partager une utopie ordinaire, à travers des recherches matérielles volontairement incomplètes. »

Alain Farfall (alias Hubert Renard), http://hubrenard.free.fr/presse_epiceriecritic.html

dans sa deuxième partie : comment *remonter* le monde ? C'est comme si on l'appréhendait de manière décousue, et que notre « tâche » est de rassembler les morceaux, un à un, grâce à notre faculté de penser, de réfléchir et d'imaginer. Dans cet article, donc, le dernier paragraphe est consacré à la méthode de travail de Didi-Hubermann, où il explique faire des fiches, et s'en servir comme objet de construction : en les mélangeant, les distribuant, etc., jusqu'à trouver un agencement qui fait sens. Si je ne me trompe pas, ma façon de procéder suit un peu le même principe, en évitant l'étape des fiches papier très matérielles, qui m'a toujours fait horreur. Il s'agit dans les deux cas de bricoler, chacun à notre niveau, bien entendu. Essayer, coller, décoller... En espérant à chaque fois trouver. Peu importe quoi, mais trouver.

Cette métaphore du bricolage, ou plutôt cette attitude, se retrouve également au stade de réalisation, car le *DIY* anglais est extrêmement important dans mon cas. Il *faut* que je fasse, dans la mesure du possible, tout moi-même. Quitte à y passer énormément de temps, d'essais, et de recommencements (après tout, que sont cent heures, voire deux cents ? À peine trois et six semaines de travail légales...). Je ne sais pas encore vraiment pourquoi, il

Trouver des cales,
pour compenser le bancal
Des détails d'idées,
à visser à d'autres détails
d'idées.

« Une fois qu'on maîtrise une technique, c'est un problème : on la maîtrise. Qu'est ce qu'on fait après ? »

*Joan Ayrton,
conférence à l'ÉSAL
le 25.11.2013*

serait d'ailleurs temps que je me mette à y réfléchir. Ne serait-ce pas, justement, le plaisir du bricolage manuel ? Le plaisir de résoudre des problèmes ? Peut-être bien. Et puis, il faut bien s'occuper, alors autant associer l'utile à l'agréable. Essayer de nouvelles techniques est un bon moyen de s'occuper. Et même si cette technique ne doit servir qu'une fois, peut-être même jamais, peu importe.

Mais ce dernier point ne concerne que moi. S'il me semble important de l'évoquer ici, a-t-il beaucoup de poids dans les travaux achevés, autre que pour une fierté personnelle ? La fonderie à la maison, la reliure, le codeur du dimanche, l'ingénieur électronique en herbe. Est-ce vraiment important, une fois la pièce libérée, que je l'aie produite moi-même plutôt que de faire appel à des spécialistes ? La plupart du temps, non, bien que le cas se soit déjà présenté.

Le bricolage est, somme toute, la volonté de faire sans savoir-faire. Ne pas avoir la compétence requise, mais essayer malgré tout, en prenant des conseils à droite à gauche, en les appliquant, et en fulminant, car ils s'avéraient mauvais. Puis réessayer, avec de nouvelles pistes, jusqu'à abandonner ou réussir. L'échec [partiel] étant une composante essentielle du bricolage, il y a peu de risques

Ne pas se spécialiser : la
spécialité, c'est la mort
de la diversité.
Spécialiser, c'est
restreindre. Spécialiser,
c'est enclorre.

Et pourtant ne pas être
ignorant.

d'échouer vraiment. La non-pérennité d'un bricolage ne signifie pas son échec total, puisque cela peut être un nouveau point de départ. Cela peut conduire à deux extrémités : la première est l'écueil qui consiste à ne pas savoir s'arrêter lorsque l'on est dépassé par la technicité nécessaire, et que cela en devient dangereux ou nuisible ; tandis que la seconde est l'amélioration de sa technique, et de son esprit d'analyse.

Cette absence manifeste de savoir et de savoir-faire est une des caractéristiques principales du bricolage comme méthode. C'est là sa richesse face à la spécialisation, car le bricolage est une activité essentiellement créative. Non pas qu'un spécialiste ne puisse être créatif, loin de là. Ce qui est certain, c'est qu'en tant que spécialiste, il sera créatif dans son propre domaine de compétences ; le bricoleur quant à lui, est potentiellement créateur de domaines entiers. De plus, l'un et l'autre ne sont pas opposés, et une même personne peut à la fois être spécialiste (l'ingénieur de Lévi-Strauss) et bricoleur, mais je reviendrais là dessus un peu plus tard.

La principale différence que fait Lévi-Strauss entre ceux qu'il appelle le bricoleur et l'ingénieur tient dans leur façon de procéder plus que dans leurs buts (l'augmentation de

« Mais ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas de deux stades, ou de deux phases, de l'évolution du savoir, car les deux démarches sont également valides. »

*Claude Lévi-Strauss,
La pensée sauvage,
ch. I, La science du
concret, p. 27.*

Être ingénieux sans être
ingénieur.

Préférer la réflexion au
résultat.

Se fabriquer des outils
pour le plaisir de fabriquer
des outils, plus que pour
leur nécessité.

1 & 2. Claude Lévi-
Strauss, *La pensée
sauvage, ch. I,*
« *La science du
concret* », p. 34

leur savoir), bien que la première influe sur le type de résultats obtenus. Pour reprendre ses mots : tous deux sont « à l'affût de messages, mais, pour le bricoleur, il s'agit de messages en quelque sorte prétransmis et qu'il collectionne [...], condensant l'expérience passée [...] tandis que l'homme de science [...] escompte toujours l'autre message qui pourrait être arraché à un interlocuteur ¹. » En somme, tous deux sont à la recherche de nouveauté, mais l'un cherche la nouveauté en ce qui le concerne (des choses qu'il ne connaissait pas), tandis que le second est en quête d'inédit, c'est à dire extérieur au savoir humain. Lévi-Strauss évoque d'ailleurs cela en disant que l'ingénieur vise un « au-delà », tandis que le bricoleur « demeure en deçà ». Ce qui signifie que ce dernier agence d'une nouvelle façon ce qu'il a pu rassembler, en y insérant sa personnalité, son construct mental (« *une certaine épaisseur d'humanité* ² »), plutôt que chercher à explorer plus avant un domaine de la connaissance en tant que pionnier, visant l'objectivité.

Jusqu'ici, tout me semble en accord avec ce que j'exposais jusqu'alors. Cependant, j'aimerais en revenir à cette histoire de « domaine » mentionnée plus avant. Lévi-Strauss effectue les associations *concept-ingénieur* et

Se situer au juste milieu :
savoir comment fonctionnent
les neurones
Mais ne pas chercher à savoir
d'où viennent les pensées.
Garder la poésie du mystère,
la beauté du non su.
Pouvoir toujours s'étonner,
pouvoir toujours rêver.

1 & 2. *Ibidem.*

signe-bricoleur, en parfaite adéquation avec l'idée évoquée au paragraphe précédent. Il présente ensuite le concept comme un « opérateur d'ouverture de l'ensemble avec lequel on travaille¹ », et le signe comme « opérateur de sa réorganisation² ». C'est sur ce point précisément qu'il me semble important d'insister ici : l'ensemble avec lequel on travaille.

Un spécialiste – ou un ingénieur, ou encore un homme de science – est par essence une personne impliquée dans un seul domaine à la fois. Un même individu peut tout à fait être spécialiste dans plusieurs ensembles de travail, mais il ne portera pas simultanément plus d'une de ses casquettes. À chaque fois qu'il travaillera, il le fera dans un domaine, un seul, visant à l'étendre au maximum grâce à ses capacités, son savoir, son expérience. En visant donc ce fameux au-delà. Jusque là encore, je n'ai rien à reprocher à cette optique.

3. *Ibid, p31.*

Par contre, peut-on dire vraiment d'un bricoleur qu'il travaille dans un domaine? Je ne le crois pas : puisque ses outils, ses briques, tous ses moyens et méthodes proviennent de rencontres fortuites, proviennent de partout et nulle part à la fois tant que cela correspond au principe du « ça peut toujours servir³ », comment définir un ensemble?

Bricoler pour passer le
temps, bricoler pour gagner
du temps.
Utiliser des moyens
détournés,
Mettre en valeur par une
lumière rasante,
Effleurer les aspérités.

Le bricoleur méthodique ne fonctionne pas au sein d'un domaine, mais au sein de *projets*, toujours nouveaux, toujours variés, ayant su capter son attention. Le principe de sérendipité est immanent au bricolage méthodique. Il ne fonctionne qu'uniquement par ce biais, que ce soit dans les sujets traités que les moyens de le faire. En ce sens, cela me semble pratiquement être un contresens que de parler du domaine d'un bricoleur méthodique. Comment, alors, comprendre qu'il reste en deçà ? En deçà de quoi, d'ailleurs ? Y a-t-il seulement un intérêt à évoquer cet en deçà, si étroitement lié à l'idée de domaine ? Bien entendu, il reste *en deçà*, au sens où il ne portera pas plus loin dans la connaissance humaine un domaine précis, mais réorganise à la place ses propres connaissances et de nouvelles briques selon un arrangement nouveau. Mais dans le même temps, il ne travaille pas dans un ensemble bien délimité, alors cela n'a rien de bien étonnant.

Plus qu'un défaut dans la présentation de Lévi-Strauss, j'y vois un manque : celui, justement, qui dit que le bricoleur est une personne capable d'assembler plusieurs domaines à la fois, grâce à un mélange de savoir et d'ignorance. Cela implique les deux conséquences suivantes :

Reculer pour mieux
contempler,
S'extraire pour mieux
observer.
Et pourtant habiter.
Être au plus proche pour
mieux discerner.

« Il n'est pas question de tout écouter, tout retenir, il suffit de se réveiller à temps pour écouter ce qui nous touche. »

*Abécédaire de Gilles
Deleuze, P comme
Professeur*

une personne peut à la fois être spécialiste et bricoleur (ce qui signifie qu'elle est capable de mettre en relation plusieurs de ses spécialités),

un bricoleur, en réorganisant ses éléments, est capable de créer des domaines entiers (d'où le caractère créatif du bricolage méthodique)

Je pense que la plupart des tournants majeurs dans les sciences (ou, plutôt, dans la connaissance humaine globale) sont dus à des bricoleurs spécialistes. C'est-à-dire des personnes spécialisées dans un ou plusieurs domaines, mais ayant l'étoffe d'un bricoleur : capable de voir des associations entre leur spécialité et des éléments en étant bien démarqués.

Il faut bien dire que j'entretiens un rapport ambigu avec la spécialité, entre envie et répugnance. Attiré par le savoir, le savoir-faire, et révolté à l'idée de me fermer les autres domaines dans le même temps. Être créatif, c'est associer des objets (physiques ou métaphysiques) et des usages selon des ordres inédits, pour lesquels ils n'ont pas été conçus. C'est un bon prétexte pour toucher un peu à tout, n'est-ce pas ? Le travail d'Evangelia Chryssikou, professeur en neurosciences à l'Université de Pennsylvanie, est très

Dessiner avec des icebergs :
Composer avec une
partie, laisser le reste aux
profondeurs.
Latence, puissance.
Forger du nouveau, le
mettre en avant,
Laisser d'autres l'explorer.

« Lorsqu'on cherche quelque chose dans notre tête, n'y a-t-il pas des plis et replis qui associent des choses différentes ? »
Abécédaire de Gilles Deleuze, N comme Neurologie

1. *Science et Vie*
n° 1148 mai 2013, p24

parlant quant au fonctionnement neural des activités créatives. En inhibant la zone du cerveau responsable du filtre des pensées inutiles (cortex préfrontal gauche) de quelques volontaires, « *les cobayes ont fait preuve de plus de créativité, trouvant plus vite des utilisations inhabituelles à des objets ordinaires* ¹. »

Et c'est exactement ce en quoi consiste le bricolage, en multipliant les sources d'objets et les domaines en jeu. Je reconnais ne pas savoir avec précision ce qui est considéré comme une pensée « inutile » dans ce cas, mais au vu de l'ambiguïté inopportune soulevée chaque fois que je l'emploie, je fais confiance à l'utilisation de ce terme. Faire de nouvelles associations dans des domaines dans lesquels nous ne sommes pas spécialistes, voilà un grand moyen de trouver. En effet, j'ai l'impression que la spécialité, bien souvent, paralyse la faculté créative : on sait comment fonctionnent les choses, ce qui est possible, et ce qui ne l'est pas. Ne pas avoir ce savoir signifie ne pas être bloqué par certaines idées enseignées. Attention, ce n'est pas pour autant qu'il faut ignorer totalement de quoi nous parlons, faute de quoi effectivement, le risque de s'égarer dans des raisonnements absurdes et sans intérêt aucun est grand.

Ouvrir des portes.
Une belle création peut
être explorée.

1 & 2. *Abécédaire de
Deleuze : N comme
Neurologie*

« C'est drôle
combien il est
fréquent de
trouver dans les
arts les premières
expressions
de concepts
scientifiques, non ? »

*The Man From
Earth, (63') film de
Richard Schenkman,
scénario de Jerome
Bixby*

Comme Gilles Deleuze, je pense qu'« il faut s'installer à la frontière entre savoir et non-savoir, pour avoir à dire quelque chose¹. » Ce qui signifie être ignorant du domaine tout en ayant assez de bases pour ne pas dire d'absurdités.

Cela permet, c'est maintenant évident, d'apporter un savoir extérieur. Un autre éclairage à une question, qui, potentiellement, déverrouillera un blocage. Ou bien mettra en avant d'autres problèmes, implications, applications, auquel nul spécialiste n'eut pu penser. Et cela parce que, pour citer Deleuze (à nouveau...) : « on parle bien de ce que l'on ne sait pas parce que l'on en parle selon ce qu'on sait². » On apporte notre expérience, une expérience sans lien évident avec le domaine de recherche concerné, mais qui peut, éventuellement, apporter quelque chose.

Pour tenter de résumer ces quelques paragraphes en une phrase, je dirais que le bricoleur méthodique est avant tout une personne qui sait ne pas être bloquée par des associations improbables.

~~Pour bien mettre en évidence cette qualité immanente à l'idée de bricolage, j'aimerais maintenant remonter à l'origine étymologique du mot. Il est apparu au XIV^e siècle~~

Chercher ses supports là où
on peut en trouver,
Rejeter ceux qui sont
inadaptés,
accueillir tous les autres.
Zigzaguer.

dans la langue italienne sous la forme *briccola*, et désignait une machine de guerre semblable à la catapulte. Le terme dérive d'abord vers l'expression mettre en bricole, ayant le sens de tromper. À partir de la Renaissance, la catapulte en tant que machine de guerre n'a plus lieu d'être suite à l'invention de la poudre à canon. Le mot prend le sens général de moyen détourné, habile (une expression est : jouer de bricole). D'autres dérivés plus ou moins intéressants apparaissent, dont faire des zigzags, et ricocher au XV^e, et enfin le sens de travailler imparfaitement, au XIX^e, qui se rapproche de l'utilisation actuelle du mot.

Quand on prête attention à la majeure partie des significations successives, et parfois coexistantes, de l'étymologie du mot bricoler, on constate que l'idée de moyen détourné est prédominante. Or, le moyen détourné est bien le sujet de mon écrit, indice, sinon preuve, que mon choix de mot était cohérent, bien que je n'en aie pas eu conscience à ce moment-là.

La question que je me pose désormais est : qu'y a-t-il de si attirant dans le moyen détourné ? Qu'est-ce qui m'a poussé à écrire il y a quelques jours que « *(Seul) le moyen détourné est sain* » ?

Plutôt que de restreindre à
l'utile,
Apporter de la richesse.
Travailler imparfaitement,
tout en cherchant la
perfection.
C'est dans le non-dit que
se dissimule la beauté.

« Z [...] c'est
le mouvement
élémentaire, [...] comment mettre
en rapport des
singularités,
potentiels
disparates? »
*Abécédaire de
Deleuze : Z comme
Zigzag*

Je vais premièrement clarifier cette note, afin qu'il ne puisse pas y avoir de confusion quant à ce que j'entends par là. Commençons par le commencement : le fait de mettre en parenthèse « seul », signifie deux choses : que je ne suis pas encore certain du fait que ce mot ait sa place ici ; et que, s'il a sa place, il ne doit pas être considéré, malgré les apparences, comme un absolu. Bien entendu, selon les circonstances, d'autres méthodes que le moyen détourné seront plus utiles, plus rapides, plus malignes, plus intelligentes. Ce ne sera pas toujours le meilleur choix. Il faut également prendre en considération le dernier mot de la phrase : sain. Je vais nous épargner à tous de discuter ici de la définition de ce mot, le sens commun suffit. Par contre, ce que cela signifie dans ce contexte me semble important. Si le moyen détourné n'est pas toujours le plus optimal en vue d'un résultat attendu, il sera sans doute le plus riche, comme je l'ai évoqué précédemment. Et comble du luxe, il arrivera souvent que ce soit une méthode rapide efficace. Le choix du mot sain est donc dicté et régi par l'idée que le chemin emprunté est plus important que l'objectif, bien que l'existence de ce dernier soit d'une *nécessité* irréductible. C'est la préférence de l'ingéniosité sur le savoir pur. Notez bien que la réciproque est fausse ; et qu'ici, il ne faut pas opposer

Contempler les détails,
Chercher au loin les structures.
Appeler à l'aide
même sans besoin,.
Appeler à l'aide
pour partager son travail,
Pour être sûr de ne pas le faire
que pour soi.
Et espérer en tirer quelque
chose de bon.

sain à malsain. J'apprécie le fait pour quelqu'un d'être malin, c'est-à-dire utiliser des *moyens détournés*, inventifs, pour parvenir à ses fins. J'ai un grand respect pour les personnes malignes, ingénieuses, quand bien même elles se révèlent être humainement abjectes. Il arrive également que je les hâisse ou que je les jalouse pour le même point, car elles se sont montrées plus intelligentes, ou moins scrupuleuses que moi. L'ingéniosité est à mon sens le comble de l'intelligence. Elle en surclasse toutes les autres formes, car elle signifie non seulement comprendre, appliquer, mais également être créatif. La combinaison des trois est magnifique, non ? C'est pour cela, je le comprends, maintenant, que j'ai toujours été hermétique au « parcœurisme ». Il a certes son utilité, mais jamais je n'ai apprécié cette méthode. J'espère pouvoir être considéré comme quelqu'un de malin, mais ce n'est pas à moi de juger de cela.

Bricoler, au sens méthodique que j'ai pu lui attribuer, c'est donc faire acte et aveu de non-savoir. Après tout, qu'importe que ce à quoi nous réfléchissons ait déjà été traité par d'autres, que les concepts, même minimes et non approfondis que nous élaborons tout un chacun de notre côté aient déjà été développés par le passé ?

Recommencer.

« Je vois deux façons de créer une distance critique avec les modèles qui régissent notre quotidien. Leur opposer un nouveau discours pour les contredire, ou bien suivre leur logique et la faire s'emballer jusqu'à l'absurde. Comme artiste, je ne peux que choisir la seconde méthode. Je ne veux pas énoncer de théories érudites sur la société ou les médias. Il n'est pas nécessaire de démontrer que l'on a lu Mac Luhan pour faire une œuvre »

*Claude Closky
[En ligne]*

Bricoler, c'est avoir le plaisir de réfléchir, de chercher, et de trouver sans savoir. En tant que bricoleur, je préfère avoir le plaisir d'élaborer des réflexions, quitte à être un peu déçu, que de chercher immédiatement qui a fait/écrit/développé quoi. Une telle recherche, en ce qui me concerne, est rétrospective. Sans quoi je crois que je n'aurais plus autant de plaisir à essayer d'agencer des idées entre elles. De plus, le bricolage est plutôt de l'ordre du passe-temps que de la profession. Certains préféreront faire des recherches, d'autres essayer d'assembler ce qu'ils savent déjà, ce sont deux façons de voir différentes, sans qu'aucune ne vaille mieux que l'autre. Je n'ai pas envie de consacrer tant de temps à chercher.

Et pourtant, la plupart des associations que j'effectue viennent lors d'une lecture, qui, bien souvent, ne devait pas m'y amener. C'est également en ce sens que cette méthode de travail s'apparente vraiment au bricolage. On ne cherche pas forcément, mais lorsque l'on rencontre une idée, on sait la reconnaître pour l'utilité qu'elle pourrait avoir dans un ensemble plus ou moins bancal. C'est comme trouver une vis sur le trottoir, en allant chercher le pain, et se rendre compte que c'est précisément une comme ça qu'il vous manquait la veille.

Des Histoires

J'ai consacré quelques pages à parler du bricolage, du moyen détourné, et parmi celles-ci, est apparue parfois, de manière implicite, une idée qu'intuitivement je nommerais « décentrage », bien que le mot en question ne veuille pas dire cela. Décentrage comme « enlever les centres » plutôt que comme « déplacer le centre ». Il va à nouveau être question de richesse, j'en ai bien peur, et de multiplicité des points de vue.

Commençons donc par les quelques énoncés tirés du répertoire : histoire, théorie et fresque. Considérés tels quels, ces mots offrent apparemment peu de liens entre eux. En mettant en relation les-

Que laissons-nous aux générations futures ?

C'est la grande question, non ? La question de tous les récits, de toutes les histoires. Qui n'y a jamais songé ? Pour

Histoire : résidu
d'humanité.
Histoires : résidus
d'humanité.
Laissez-en leur le temps,
Et toutes les bonnes
histoires deviendront les
légendes de demain.

« Peut-être que nos légendes parviendront jusqu'à vous, en étant répétées de génération en génération, tout comme les anciennes légendes sont arrivées à nous. »

Into Eternity, (59°), film de Michael Madsen, 2010

« L'Histoire déteste le vide. L'improvisation la plus invraisemblable comble ce vide »

The Man From Earth, (62') film de Richard Schenkman, scénario de Jérôme Bixby

de nombreuses personnes, leur trace dans ce monde importe beaucoup. Que serait devenu Achille sans sa volonté de perdurer pour des siècles et des siècles? La gloire pour le temps futur et la mort rapide, ou bien une vie longue et anonyme. Il nous reste, au final, uniquement des histoires. Certaines sont basées sur des faits réels, et sont couramment appelées « l'Histoire ». Puis, plus on avance dans le temps, plus l'Histoire s'éloigne, plus l'Histoire devient hypothétique, moins certaine. L'Histoire perd sa majuscule. Elle devient des histoires, avec ses personnages principaux, ses héros, ses félons. Et cette Histoire devenue histoires se mélange avec les histoires qui l'ont toujours été. Enfin, pour les meilleures, elles perdureront peut-être encore longtemps, déformées, amplifiées. On appellera alors légendes les histoires tirées de l'Histoire, et mythes les autres. Mais ô combien incertaine sera la limite entre les deux! Heinrich Schliemann a bien découvert la Troie homérique, mais à quel point les événements de l'Illiade, et du cycle troyen en général, sont-ils vrais, à quel point sont-ils déformés? Regardez maintenant nos contes, légendes et mythes, vous verrez que mon histoire est plausible.

Que laissons-nous aux générations futures?
Des histoires.

Observer pour trouver de la
matière?

Créer c'est proposer
quelque chose de nouveau,
mais le peut-on vraiment?

Créer, c'est observer?

Ma conviction personnelle est que les récits sont la plus belle création de l'humanité. « *L'homme ne crée pas : il découvre ou redécouvre* » a écrit Sartre. Je n'ai encore jamais lu Sartre, je ne suis pas sûr de le faire un jour, et pourtant, comme beaucoup, je connais son histoire, et même certaines de ses maximes les plus célèbres. L'idée contenue dans cette phrase est désormais répandue, mais tout le monde ne sait pas nécessairement d'où elle provient. Avant Sartre, déjà, Auguste Rodin le disait sous la forme très proche : « *Je n'invente rien, je redécouvre* ». Elle contient du vrai, beaucoup de vrai. J'y porte un grand crédit, car je crois effectivement que l'homme – au niveau de l'ingénierie – ne crée pas grand-chose. Les grands fondements de la technologie, de l'artisanat, de la mécanique, sont des déclinaisons de choses existantes dans la nature (ici dans le sens d'ensemble extérieur à l'Homme). On retrouve souvent des mécanismes naturels similaires aux plus récentes « inventions », quand elles ne sont pas simplement calquées dessus. Et ne parlons pas des sciences exactes, qui résultent pratiquement d'une observation pure. L'Homme a même réussi à transformer une de ses créations (à mes yeux) les plus pures en entité autonome, que l'on observe, explore, découvre, et

Observer,
Transcrire,
Explorer :
Les trois mots
derrière créer ?

ce depuis des milliers d'années : les mathématiques. Et malgré cela, je crois devoir mettre en défaut la citation de Sartre (et peut-être est-ce par ignorance) : l'Homme crée. Les histoires sont une création, par exemple. Peut-être la seule véritable, d'ailleurs.

Les mots que j'ai sélectionnés pour cette réflexion sont « théorie » et « fresque » en sus d'« histoire », et il est sans doute temps que je les y rattache. Commençons par le premier, tellement connoté, souvent attaché à une certaine impériosité qui n'a pas sa place ici.

**1. Définition tirée du
Petit Larousse 2010**

Théorie¹ : n.f. (gr. *theōria*, action d'observer)

1. Connaissance spéculative, idéale, indépendante des applications.

2. Ensemble de théorèmes et de lois systématiquement organisés, soumis à une vérification expérimentale, et qui vise à établir la vérité d'un système scientifique.

3. LOG. Théorie déductive : ensemble de propositions démontrées de façon purement logique à partir d'axiomes, et qui énoncent des propriétés qui conviennent à un domaine d'objets (la théorie des groupes par ex.)

4. Ensemble relativement organisé d'idées, de concepts qui se rapporte à un domaine déterminé. Théorie littéraire, politique.

Créer pour les autres,
Laisser les autres créer pour
soi,
Créer pour demain,
Laisser demain créer autre
chose

« Tout s'efface, il n'y a aucune vérité qui survivra »
Into Eternity, (57'), film de Michael Madsen, 2010

« Savez-vous que Voltaire a été le premier à suggérer que l'Univers avait été créé par une immense explosion ? Ça n'a pas plu au Pape. Et ensuite, Goethe a été le premier à avancer que la nébuleuse spirale était une masse d'étoiles. Aujourd'hui, on appelle ça une galaxie. »
The Man From Earth, (63'), film de Richard Schenkman, scénario de Jerome Bixby

Sur les quatre définitions fournies par Le Petit Larousse, deux me semblent intéressantes ici : la seconde, et la quatrième. Dans la première des deux, ce qui m'intéresse est l'utilisation du mot « vérité ». En effet, il me semble y avoir là un danger de confusion, puisqu'une théorie n'est valable qu'un certain temps, et selon un certain angle de vue. Il n'y a qu'à considérer l'histoire des théories pour se rendre compte qu'elles sont toutes inévitablement conduites à la désuétude par d'autres théories (plus justes?). Certaines seront valables plus longtemps que d'autres, certaines seront basées sur un système très organisé (théories scientifiques), d'autres moins (théories des sciences humaines).

Il y a cinq cents ans, pour prendre l'exemple le moins original, la théorie (au sens « d'ensemble relativement organisé d'idées ») cosmique la plus en vogue dans le monde occidental était encore celle de l'Église catholique. Depuis, Galilée, Copernic, Kepler, Newton et tant d'autres sont arrivés avec une nouvelle conception du monde, qui a prévalu sur l'autre, car elle semblait plus juste. Peut-être, car ayant plus d'applications directes vraiment utiles ? Puis ce fut ensuite au tour de la physique newtonienne de la chute des corps d'être supplantée par la théorie

Créer : dire qu'une
paquerette
est bleue,
parce qu'on a l'œil abîmé,
et qu'on la perçoit bleue,
Tout en sachant qu'elle ne
l'est pas

« Avec la science,
la connaissance
de l'univers évolue
d'étape en étape,
comme si elle
gravissait les degrés
d'un escalier sans
fin, chacune réfutant
souvent celle qui l'a
précédée, au nom de
vérités particulières
objectives. »

Andrei Tarkovsky, *Le
Temps Scellé*, p38

de la Relativité Générale d'Einstein. Je ne vais pas passer longtemps à les différencier ici, car ce n'est pas le sujet. Qu'il me suffise de dire que la seconde a résolu le vide de la seconde quant à la propagation de la lumière, et a établi la vitesse de cette dernière comme une constante universelle. Voilà pour la non-pérennité des théories.

Pour en revenir au mot *vérité*, il est dans la seconde définition subordonné aux termes « qui vise à établir ». Il faut bien comprendre ceci : si la *vérité*, l'*universalité* est le but recherché par ceux qui établissent des théories, elle reste un idéal qui ne peut pas être atteint par le fait même qu'une théorie est établie par un Homme (ou un groupe d'Hommes), et que de ce fait, elle ne *pourra* pas être objective, car il y instillera sa personnalité, son savoir et ses convictions personnelles. J'enfonce sans doute des portes ouvertes, mais il me semblait important de le rappeler.

Puisque les théories ne seront jamais en accord avec la réalité, malgré les efforts de ceux qui les promeuvent, que leur reste-t-il donc ? Tant qu'elles sont valables, c'est-à-dire acceptées et majoritairement utilisées, elles servent la vie. Elles peuvent être des guides, des soutiens, ou des vecteurs de développement, d'amélioration des conditions

Écrire des histoires,
et y voir naître des
théories.
Penser des théories,
et y voir naître de belles
histories

**« Les grandes
histoires ne
finissent-elles
jamais ? - Non [...]
mais les gens qui y
figurent viennent,
et disparaissent
quand leur rôle est
terminé. »**

*J.R.R Tolkien,
Le Seigneur des
Anneaux, IV, chap.
VIII, p517*

**« C'était pourtant
une belle et riche
idée, pleine de...
possibilités »**

*The Man From Earth,
(72'), film de Richard
Schenkman, scénario
de Jérôme Bixby*

d'existence, de satisfaction personnelle, etc. Puis vient un jour où une autre théorie les éclipse, car ainsi fonctionne l'accroissement du savoir de manière générale, et c'est là que cela devient intéressant pour ce qui nous concerne maintenant. En effet, lorsque ladite théorie n'est plus valable, n'est plus acceptée, car on a trouvé autre chose de plus utile, ou plus plaisant, il ne reste qu'une trace. Une trace, un fragment de ce que fut le monde à l'époque de cette théorie. Une *histoire*. Voici où je veux en venir.

Une théorie est une histoire en puissance, puis en acte. Peut-être même est-elle toujours une histoire en acte, mais pour l'instant, considérons que non. Considérons que tant qu'elle est valable, elle n'a pas cette valeur d'histoire (cela porterait atteinte à sa crédibilité). Voilà donc la raison du mot théorie dans cette réflexion : leur intérêt (aux théories) en tant qu'histoires est important. *An Experiment with Time*, écrit par J.W. Dunne en 1927, est un ouvrage que je qualifierai de pour le moins étrange. Je n'arrive pas à me décider quant au fait de le considérer comme une histoire avant d'être une théorie ou l'inverse. Je m'explique : Mr. Dunne propose dans ses lignes une théorie (il présente cela comme tel) proposant le fait que

Raconter une théorie,
Exposer une histoire.

« La science-fiction, qui n'était auparavant que le domaine réservé de quelques amateurs d'histoires à dormir debout, avait été promue grâce à la bombe atomique, au rang de littérature quasi-prophétique. »

*Isaac Asimov,
extrait d'une note du
recueil La Mère des
Mondes, p170*

les rêves puissent être des instants de prescience, et donc qu'un rêveur averti et entraîné est à même de deviner le futur en analysant ses rêves. Exemples, raisonnements logiques, démonstrations mathématiques et schémas précis jalonnent le livre, et bien qu'il en existe, on a du mal à trouver des défauts à la construction (mais laquelle n'en a aucun?). Si je me décide finalement pour dire que sa théorie est une belle histoire, c'est parce que j'ai du mal à accepter l'irrationalité de ses propos. Ne nous y trompons pas : j'aime beaucoup ce livre, et ce qu'il... raconte.

Dans le même ordre d'idée, *The Man From Earth*, film réalisé en 2007 par Richard Schenkman, d'après un scénario de Jerome Bixby, joue sur la proposition d'une théorie alternative à l'histoire de l'humanité (comme cela arrive régulièrement en science-fiction, la série *BattleStar Galactica* en donne également une particulièrement intéressante, bien que moins précise et plus générale). On ne les envisagera jamais vraiment comme valable ici, mais comme toutes les bonnes histoires/théories, elle sont cohérentes, et proposent quelque chose d'intéressant, quelque chose digne de faire réfléchir. C'est la raison de la présence de ces paragraphes sur cette histoire d'histoires : une fiction propose souvent des intuitions spontanées qui n'apparaîtraient pas ailleurs.

La fiction est toujours en
avance sur la recherche.
La fiction est lucide.
La fiction est une histoire
avant d'être utile.
La recherche est utile avant
d'être une histoire.

Néant¹ : n.m. (lat. pop. ne gentem, personne)

1. Le non-être, ce qui n'existe pas.
2. Ce qui n'a pas encore d'existence ou qui a cessé d'exister.

Univers¹ : n.m. (lat. universus)

1. Le monde entier ; l'ensemble de tout ce qui existe (dans le sens astronomique, prends une majuscule)
2. Le monde habité ; l'ensemble des hommes.
[...]

1. Définitions tirées du Petit Larousse 2010

Une théorie est une histoire du monde. Une vision particulièrement construite, organisée du monde, mais une histoire quand même. Une création n'ayant pas d'équivalent dans la nature. Allons bon. Me voilà donc à dire que les théories, mot issu, pour rappel, du grec *theôria*, désignant l'action d'observer, sont des créations. Il s'avère donc que mon court raisonnement m'a mené à dire le contraire de ce que j'énonçais au tout début : un Homme ne crée pas : il observe, et donc découvre ou redécouvre. Mais je maintiens que la création existe, et ce au sens précis où on l'entend.

Création¹ : n.f. (lat. *creatio*)

1. Action de créer, de tirer du néant. *La création du monde.*
2. Ensemble du monde créé ; univers. *Les merveilles de la création.*
3. Action de fonder qqch qui n'existait pas. *La création d'une entreprise.*
4. Œuvre créée ; modèle inédit. *Les créations d'un grand couturier.*
5. Première interprétation d'un rôle, d'une chanson, etc. ; première mise en scène d'une œuvre. *Ce spectacle est une création.*

Les deux premiers sens du mot dans le Larousse sont

Et la lumière fut,
mais qui a actionné
l'interrupteur ?
Laissons l'origine aux
histoires, peut-être y
découvrons-nous de
bonnes et belles idées ?

« Car rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que, dans toute opération, il y a une égale quantité de matière avant et après l'opération [...] et qu'il n'y a que des changements, des modifications. »

(Souvent abrégé en : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »)

**Antoine Lavoisier,
Traité Élémentaire de
Chimie, 1789, p101
www.lavoisier.cnrs.fr**

« Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. »

Anaxagore

des référents à autre chose qu'une création *ex materia*, avec pour preuve de cette avance les mots néant et univers. Rien ne vient de rien : depuis l'Antiquité, d'Anaxagore aux lois actuelles de la thermodynamique, en passant par Perse, Lucrèce, Lavoisier, cet état des choses est bien connu. Et suivant la même logique, la création au sens d'univers est un processus *ex nihilo* (puisque par définition, l'univers est l'ensemble de définition absolu : rien ne lui est exclu, donc impossibilité logique d'un créateur extérieur hypothétique). Le dernier des cinq sens du mot ne nous concerne pas, puisqu'il s'agit d'un processus spécifique aux œuvres écrites, puis jouées (théâtre, musique...). Encore que, si l'on y repense, la création à ce sens ne part pas de rien, une nouvelle fois, puisqu'il s'agit d'une interprétation de quelque chose préexistant. Ne nous restent plus que les sens n° 3 et 4, qui n'apportent pas grand-chose.

Il me faut donc considérer la création selon les deux approches possibles : *ex nihilo*, ou *ex materia*, afin de pouvoir trancher sur la question. Je me considère comme athée, et pourtant je crois qu'il faut laisser aux dieux et aux ignorants (hommes qui ignorent, non péjoratif) la création *ex nihilo*. Lorsqu'un homme ignore la cause de

Ex matéria :
Argile ou pensée,
Il faut un substrat à tout.
Équilibre est le maître mot.

« Je ne suis pas d'accord, toutes les choses qui se produisent sont naturelles, qu'on y croie ou pas. »

The Man From Earth,
film de Richard
Schenkman,
scénario de Jérôme
Bixby (56')

« Elegant mathematical formulas activate the same brain as music and art. Beauty comes in many different guises, including numbers and symbols. »

Rachel Nuwer,
[En ligne]
www.smithsonianmag.com

quelque chose, il a tendance à lui donner une connotation plus ou moins mystique, et à mon avis, rares sont ceux qui ne le font pas. On a tous besoin de causes, d'histoires, alors pourquoi serait-il mal de se les inventer, quand on ne les comprend pas ? Pour reprendre une expression que j'ai souvent croisée sans trop pouvoir dire d'où elle provient, la création *ex nihilo* est plus un acte de foi qu'une réalité.

Il ne me reste que la création *ex materia*, qui a priori convient à toutes les règles d'équilibre existantes, et en plus, celle-ci me plaît. Cependant, elle semble en désaccord avec la citation de Sartre. Cela provient peut-être d'une confusion sur le sens du mot ? Car, en considérant la création selon Sartre comme *ex nihilo*, et ma propre conception de la chose, je peux affirmer que l'Homme ne crée rien [*ex nihilo*] tout autant que l'Homme crée [*ex materia*].

En envisageant la création comme déclinaison de l'observation, on peut tout à fait affirmer que l'Homme crée. Affirmer que les théories sont des créations, c'est-à-dire des observations transcrites par un (ou des) hommes. Je pourrais dans ce sens aller jusqu'à dire que les mathématiques sont la création la plus pure et la plus

Observer, transcrire,
Observer, appliquer,
Puis observer les
transcriptions, observer les
applications,
et transcrire ces
observations,
Jusqu'à ne plus savoir
quoi viens d'où

aboutie (mais non la plus belle)... et la plus ancienne ? On les fait remonter à avant l'écriture, et c'est une création que l'on continue d'explorer depuis, qui continue de surprendre tous les jours ses plus grands spécialistes, et... qui ne correspond à la fois à rien, et à tout. C'est une création autonome et cohérente, un modèle global calqué sur des observations déclinées.

**« Il fallait être
Newton pour
apercevoir que la
Lune tombe, quand
tout le monde voit
qu'elle ne tombe
pas. »**
*Paul Valéry, Mélange,
1939*

**« Un artiste recrée
les aspects de
la réalité qu'il
considère comme la
vérité fondamentale
de la nature
humaine. »**
*Graham McNeil,
Fulgrim, p162*

L'Homme est un observateur. Il ne fait que ça : observer, appliquer, observer les applications, etc. En transmettant ses observations à des congénères, il crée. C'est-à-dire qu'il fait voir le monde aux autres à travers les filtres de son construct mental et de sa méthode de communication (art, poésie, recherche scientifique, journalisme, etc.) Voilà en quoi consiste l'action de créer à mes yeux. Cela se rapproche, pour ce que j'en comprends, de l'existentialisme de Sartre, mais nos mots ne sont pas les mêmes, comme cela arrive souvent dans ce domaine. Il dit que l'Homme ne crée pas, mais fait exister, je préfère considérer que ce que la langue a appelé *création* correspond à cette capacité qu'à l'humain d'observer et de transcrire le monde qui l'entoure de façon spécifique pour chaque individu, et de transmettre ces observations.

Une fresque est un paysage,
Un paysage s'explore.
Une fresque raconte une
histoire,
Une histoire se découvre.
Une fresque présente une
théorie,
Une théorie s'apprécie.

C'est à cette condition que la théorie, lavée de toute connotation présomptueuse, a sa place dans cette réflexion.

Maintenant que j'ai précisé l'importance des histoires, fictives ou réelles, légendes ou mythes, théories utiles ou élucubrations éclairées, je pense qu'il me faut faire une petite précision quant à mon travail plastique. En effet, le moins que l'on puisse dire, c'est que ma pratique n'est pas narrative, il n'y a pas de scénario dans les productions, pas de personnages, pas de péripéties. Mais au vu de ce que je peux considérer comme des histoires, ce n'est pas contradictoire. C'est la raison d'être du mot fresque ici, car il représente les histoires que j'aime, et comment j'aime raconter le monde qui m'entoure. Cette fresque, c'est la façon du faire du *Kalevala*, c'est celle du *Silmarillion*, c'est celle du cycle de *Fondation*, du cycle des *Rougon-Macquart*, de *La Comédie Humaine* ou de *Jean de Bedous*, pour ne citer qu'eux. Le contenu de ces ouvrages importe peu ici, seul compte leur structure opérationnelle. Celle d'un paysage, d'une étendue qui s'offre à nos yeux. Un monde fait uniquement de détails juxtaposés, d'anecdotes, de points de vue multiples, formant un tout cohérent. Nul besoin de fil rouge explicite, car il parasiterait l'ensemble

Fresque, presque.
Ensemble lacunaire, à tous
vernaculaire.
Paysage incomplet,
imparfait,
Et pourtant suffisant,
jamais achevé, toujours
vivant.

« Quand tout n'est pas dit, on peut réfléchir et deviner encore par soi-même. Les conclusions ne doivent pas être livrées toutes faites au spectateur, sans qu'il ait un effort à fournir. »
Andrei Tarkovsky, Le Temps Scellé, p23

d'une présence trop importante. Un fil directeur implicite est bien plus propre, et donne lieu à des histoires sans histoire. J'ai choisi le mot fresque pour cela. Que ce soit la fresque au sens premier de peinture murale, ou bien au sens de paysage littéraire, c'est le mot adéquat. Il désigne un ensemble qui fait sens, une narration acentrée. On peut explorer une fresque, car même aboutie, elle n'est jamais finie. Elle aura toujours quelque chose à offrir, car elle est pleine de non-dits, et pourtant suffisamment riche pour se suffire à elle seule. Elle contient en elle-même l'espérance et la multiplicité des possibles.

La fresque est l'apothéose du détail.

Un monde fait de détails. Voilà qui correspond parfaitement à l'idée que je me fais de ce qui m'entoure. Un monde dont les détails seraient la matière, matière organisée par un ensemble de lois structurelles. Je ne réussirai probablement jamais à distinguer lequel des deux prime sur l'autre : sont-ce les détails qui s'organisent selon des lois déterminables, ou bien des lois formant le cadre sur lesquels les détails viennent prendre place ?

Voilà ce qu'est une fresque, voilà comment ce phénomène intervient dans mon travail. J'essaie de rendre compte de

Il y a plus de vide que
d'éléments,
Mais c'est ce vide qui fait
sens.
Les éléments sont des
indices, des traces,
L'important est dans les
non-dits.

nombreux faits qui m'intéressent, sans liens entre eux, et je les fais coexister dans l'espoir qu'ils réagissent, et forment une fresque de ce qu'est le monde vu à travers mes yeux. Je considère qu'une œuvre (en général) – quels que soient son matériau et ses dimensions – est à la fois un fragment d'un ensemble et une sorte d'image, de pictogramme. Quand je produis des objets, je parle souvent d'objets-images : qui n'ont pas d'utilité en eux-mêmes (puisqu'objets de l'art), quand bien même il s'agit d'objets connus, mais qui représentent et font sens. J'emprunte à Tarkovsky son terme de « hiéroglyphe », pour désigner ceci : il est tout à fait adapté, car il désigne une image faisant sens seule ou bien au milieu d'un ensemble. On peut considérer les éléments constitutifs de la fresque que j'évoque comme ces hiéroglyphes.

Je n'ai que cela à offrir : des constats. De simples constats, qui forment une histoire, une théorie, peu importe comment on appelle cela. Si j'ai de la chance, si je réussis à mener à bien mes projets, j'en laisserai derrière moi une nouvelle. Histoire, fresque et théorie sont donc intimement liées dans mon propos. Ils forment, à eux trois, un condensé de l'organisation entre elles de

Univers,
Lacunaire
Trop de plein obstrue,
Les vides permettent de se
projeter

mes productions. Si aucune n'est narrative, chacune – je l'espère – raconte une histoire, expose une petite théorie, et toutes ensemble forment un paysage lacunaire, formé de bien plus de vides que d'éléments effectifs.

Du Geste

temps¹ n.m. (*lat. tempus*).

[extraits des 96 lignes d'origine]

1. Notion fondamentale conçue comme un milieu infini dans lequel se succèdent les événements et souvent ressentie comme une force agissant sur le monde, les êtres. *Le temps et l'espace. La fuite du temps.*

2. ASTRON., PHYS. Ce milieu, conçu comme une dimension de l'Univers (*espace-temps*) ♦ *Temps atomique international (TAI)* : échelle de temps établie par le Bureau international des poids et mesures sur la base de données fournies par un ensemble d'horloges atomiques. (Cette échelle diffère de celles fondées sur des phénomènes astronomiques, car la rotation de la Terre n'est pas uniforme)

Prenons le temps de
prendre le temps de
considérer ce temps.

1. *Définition tirée du
Petit Larousse 2010*

{[Ainsi que :] *Temps sidéral* [...] *Temps Solaire Vrai* [...] *Temps Solaire Moyen* [...] *Temps civil* [...] *Temps universel* [...] 3. *Temps légal* [...]}

4. PHYS. **a.** Durée considérée comme une quantité mesurable. **b.** Paramètre permettant de repérer les événements selon leur succession. ◊ *Avoir le temps de* : Disposer du délai nécessaire pour faire qqch. – *Gagner du temps* : retarder la suite des événements; temporiser. – *Perdre du, son temps*, le gaspiller inutilement, en partic. à ne rien faire.

[...]

En prenant quelques instants pour chercher dans un dictionnaire, à nouveau, nous nous retrouvons bien vite avec un échantillon, tout ce qu'il y a de plus basique, d'éclairages sur cette notion de *temps*. Facettes d'une même entité ou choses complètement différentes, ces quelques vues laissent à penser qu'il faudra faire un choix, car on ne peut toutes les englober dans un même concept. Une distinction fondamentale à effectuer est celle qui consiste à choisir entre un temps « universel » : infini, continu et total, et un temps plus anthropomorphique : restreint, propre à chacun. Vais-je parler d'un temps d'ordre plutôt

Temps physique, temps
social,
Temps normés, temps
réglés, temps figés.
Temps insipides.

« Lorsqu'il
entendait – le jour
ou la nuit – le
bruit régulier des
gouttes tombant
dans le bassin, il
avait le sentiment
orgueilleux que le
temps ne glissait
plus malgré lui
dans un abîme
obscur, mais qu'il se
trouvait désormais
régularisé, maîtrisé,
bref, domestiqué lui
aussi. »

*Michel Tournier,
Vendredi ou les
limbes du Pacifique,
p77*

physique, ou d'un temps plus personnel? Le temps comme notion indivisible, ou le temps comme notion sécable entre passé et futur? Le présent y aurait-il une place importante, ou bien ne le considérerait-on que comme un curseur se déplaçant le long de la *ligne du temps*?

On peut considérer le temps comme une donnée. C'est le cas en physique : il est indéfini. Passé, présent et futur n'y existent pour ainsi dire pas. Il s'agit alors, dicit le Petit Larousse, d'une « *durée considérée comme une quantité mesurable*. » Une quantité. Rien d'autre. Ce n'est pas ce temps-là, que je cherche. Il est insipide, et n'existe que pour son côté pratique. Il est relativement proche du temps utilisé couramment dans notre société : volume horaire, temps de travail, etc. Une donnée, donc. Une mesure, rien de plus, mais dont l'importance est conséquente malgré tout.

On peut également considérer le temps comme un moyen de classer les choses en fonction de l'ordre dans lequel elles se produisent. Suivent toutes les images et représentations chronologiques que l'on en connaît : ligne de temps, frise, voir forme cyclique, selon la conception que l'on en a. Encore une fois, c'est un temps pratique,

Temps vécu, temps
extensible.
Propre à chacun, multiple.
Temps qualitatif.

C'était la première fois depuis des mois que le rythme obsédant des gouttes s'écrasant une à une dans le bac cessait de commander ses moindres gestes avec une rigueur de métronome. Le temps était suspendu. Robinson était en vacances. [...] Ainsi donc la toute puissance de Robinson sur l'île [...] allait jusqu'à la maîtrise du temps! Il supputait avec ravissement qu'il ne tenait plus qu'à lui désormais de boucher la clepsydre, et ainsi suspendre le vol des heures. »
Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique, p108

au niveau social (Histoire, actualité, etc.) comme au niveau individuel. Je pense que l'on peut dire que c'est le temps de l'organisation, et du souvenir. Ce temps, au final, est collectif, même au niveau individuel : c'est un repère qui permet d'accorder nos faits et gestes d'une personne à l'autre.

~~Ces deux lignes de vues existent pour leur côté pratique, au niveau individuel et au niveau collectif, c'est-à-dire, social. Ils existent tant pour la vie au jour le jour que pour des visées plus « grandes », comme l'avancée scientifique, l'Histoire, etc. J'en appelle maintenant à Bergson et ses travaux. La grande innovation philosophique de Bergson est le concept de durée.~~

Le temps qui m'intéresse se rapproche beaucoup du concept de durée de Bergson. Ou, plus précisément – car cette notion en général m'intéresse – c'est surtout ce temps-là qui est en jeu dans mon travail plastique. Ce temps personnel, extensible, sensible et qui ne se partage pas. Personne d'autre ne peut vivre ce temps, puisque par définition, il n'existe que pour nous, et surtout par nous. L'humanité vit au moment où j'écris ces lignes un peu plus de 7 000 000 000 journées par révolution terrestre complète de 24 heures.

Perdre son temps,
mais lequel?
Perdre un temps, pour le
vivre différemment.

~~Je déplore la platitude de la phrase qui suit, mais je ne vois pas de moyens de l'éviter : dans une société qui tend à devenir impersonnelle et à perdre l'individu, quels moyens nous reste-t-il pour devenir nous-mêmes à nos yeux. Quels moyens nous reste-t-il pour exister ? J'en distingue deux : marquer l'Histoire, ou faire acte de possession de son temps. S'ils ne sont pas antagonistes et peuvent coexister, ils sont radicalement différents. L'un fait exister l'individu aux yeux de la société, l'autre fait exister l'individu pour lui-même, et dans son entourage proche.~~

L'immense distinction que je peux en ce moment faire entre temps social et durée Bergsonnienne, et je crois que tout le monde en conviendra, c'est que si le premier peut être perdu, le second, par définition, ne peut l'être. Car si le premier est, pour reprendre les termes du Petit Larousse, une « durée considérée comme une quantité mesurable », le second est qualitatif. Il ne s'agit plus d'une mesure, mais d'un vécu, d'une expérience propre à chacun, un ensemble de sensations, qui nous fait apprécier le continuel changement des situations. Ainsi, lorsque Vincent Carlier dit (et je répète la même chose depuis des années, avant même de l'avoir rencontré) : « *Je me fais plaisir en*

Convertir son temps en
gestes,
Parce que.
Impulsion, envie,
Intuition, révélation
Pourquoi?

1. Lors d'une
conférence à l'ÉSAL,
le 9 mars 2011

« Je suis l'artiste
procrastinateur. »
Julien Nédélec,
lors d'une conférence
à l'ÉSAL, le 13 Janvier
2014

*perdant mon temps*¹ », je crois que ce qu'il dit n'est pas contradictoire. Car s'il dit bien « perdre son temps », il vit en parallèle à cette perte de temps social (quantitatif), le temps de la durée (qualitatif). « Perdre son temps » est une horreur aux yeux de beaucoup de monde, même si ce même « beaucoup » de monde procrastine souvent.

Moi-même, j'essaie d'optimiser mon temps, afin d'en « perdre » le moins possible. Et il est inopportun de penser que je ne viens pas de me contredire en l'espace de quelques phrases, car il n'en est rien.

Aussi, je vais distinguer sémantiquement deux éléments, d'abord : la perte de temps social pure, qui sera désormais simplement nommée *perte de temps*. L'autre est la perte de temps social associée, de manière volontaire et consciente, à un geste, ou une attitude, et que j'appellerai *instants réprouvés*, en référence d'une de mes pièces éponyme, liée à une pièce de théâtre, qui consistait à découper 13 026 rondelles de branchettes de bouleau, nombre correspondant au nombre de mots de la pièce en question. C'était un hommage aux acteurs, et au temps qu'ils passent à apprendre leurs textes. Pour donner un exemple, faire du « théâtre est la chose la plus superficielle, la plus inutile du

Un geste n'est pas productif.
Un geste perd du temps,
Mais un geste est du temps.
C'est un cristal de temps,
Une bulle,
où celui-ci n'a plus prise.
Un geste est intemporel,
car il ne s'inscrit pas
dans le temps.

monde, et du coup, on a envie de la faire à la perfection », disait Bernard-Marie Koltès. Le théâtre n'est pas directement productif, mais c'est un instant vécu tant par les acteurs que par les spectateurs, qui, respectivement, font et vont voir cela pour leur plaisir. Le théâtre est donc essentiellement composé d'instantanés réprochés, d'où la pensée de Koltès, bien que je sois en léger désaccord avec « l'inutilité » du théâtre au niveau social. Mais ce n'est pas le sujet ici.

Je crois que les instantanés réprochés ne sont pas autosuffisants. Il ne s'agit pas uniquement de portions de temps, car à chaque fois qu'il m'a été donné de penser que je vivais un de ces instantanés, ce fut un moment qui était lié à une action. Pas n'importe quelle action : une action « inutile », comme l'aurait peut-être qualifiée Koltès. Pas gratuite non plus, car elle provient généralement d'un besoin, ou peut-être même d'une nécessité. De toute façon, je ne crois pas que l'action gratuite existe. ~~Il faudra un jour que je réussisse à trouver un terme correspondant à ce que je nomme pour l'instant « action inutile », car cela apporte bien souvent confusion, ou alors on tente de me contrer de manière tout à fait (pour le coup) inutile, inopportune et sans intérêt, sur l'utilisation de ce mot.~~

Ne pas y chercher d'utilité,
Simplement faire.
Et voir ensuite seulement si
cela en valait la peine.

~~Faute de grives, on mange des merles, et n'ayant pour l'instant pas le loisir de réfléchir à la chose, je vais encore pour un temps me servir du terme « inutile ».~~

Il est temps que je trouve un mot pour cela. « Inutile » est venu naturellement, et d'après mon expérience, il vient naturellement chez pratiquement tout le monde, mais ce n'est pas le bon. Ou alors s'il s'avère que c'est le bon, il me faut trouver pourquoi.

Si l'on juge inutiles ces actions (donc ces portions de temps qualifiées), cela doit probablement venir du fait que nous aurions pu utiliser ce temps qu'elles ont duré de façon plus constructive, plus... utile? Notons bien que la remarque entre parenthèses est en fait de toute première importance : ces actions sont du temps qualifié. Temps et acte sont ici liés. Un instant réprouvé est un moyen de faire acte de possession de son temps. En cela déjà, il n'est pas inutile pour qui le produit. C'est peut-être là d'ailleurs le point d'orgue du questionnement : est-ce qu'une autre personne que l'auteur de geste, celui qui vit l'instant réprouvé, est capable de voir l'utilité de ce moment? Mettons-nous à la place du personnage extérieur : y verrons-nous de l'ennui qui a trouvé un passe-temps? Du désœuvrement ayant généré une activité représentative

Un geste est un plaisir
avant tout
Certains gestes deviennent
plus que cela.
Un geste n'est pas
spectaculaire,
Mais un geste sort de
l'ordinaire.
Un geste n'est pas de l'art,
Mais il peut le devenir.

« Pour moi,
désormais, le cycle
s'est rétréci au point
qu'il se confond
avec l'instant.
Le mouvement
circulaire est devenu
si rapide qu'il ne
se distingue plus
de l'immobilité. On
dirait, par suite,
que mes journées
se sont redressées.
[...] Elles se tiennent
verticales, et
s'affirment fièrement
dans leur valeur
intrinsèque. »
*Michel Tournier,
Vendredi ou les
limbes du Pacifique,
p252-253*

du désœuvrement ? Une volonté de non-productivité ? Un comportement... étrange, maladif ? Sommes-nous capables de comprendre qu'il puisse y avoir du plaisir derrière ? Peut-être, peut-être pas. Si l'on nous explique, il y a plus de chances que cela arrive, mais la personne que nous observons en aura-t-elle envie ?

Est-ce que la vanité de ces instants ne pourrait-elle pas être, justement, leur intérêt ? Vain. Voilà un synonyme d'inutile qui ne donne pas dans le même registre. Là où dans inutile l'idée de productivité est assez présente, dans vain elle s'efface au profit de toute l'histoire de la peinture : ce sont des sujets assez courants que les vanités, sous toutes leurs formes, dans l'histoire de l'art. La vanité est un terme emprunté au latin *vanitas* signifiant « dire des choses creuses », lui-même emprunté à un autre terme latin *vanus* voulant dire « sans consistance. » Dans le domaine des arts, cela désigne classiquement une œuvre incarnant la mortalité de l'Homme, c'est-à-dire : le fait que son temps soit limité. C'est le terme approprié.

J'ai eu vent de deux expérimentations différentes du temps, assez proche tout de même puisqu'elles traitent toutes deux de la contemplation d'une minute. La première

Un geste ne se justifie pas,
Ne s'explique pas.
Il n'en a pas besoin.
Il est là, et nous demande :
pourquoi?
Mais comment lui
répondre?

1. *Lors d'une
conférence à l'ESAL,
le 9 mars 2011*

2. *Claude Closky,
<http://www.sittes.net/1minute/>*

**« Preuve
supplémentaire que
le temps s'est arrêté
au moment où la
clepsydre volait en
éclats. Dès lors,
n'est-ce pas dans
l'éternité que nous
sommes installés,
Vendredi et moi ? »**
*Michel Tournier,
Vendredi ou les
limbes du Pacifique,
p253*

est celle de Julien Nédélec, jeune artiste français ayant reconnu, dans une conférence à laquelle j'ai assisté, passer régulièrement une minute à regarder défiler une minute sur une horloge, et ajoutant qu'il s'agit à chaque fois d'une expérimentation différente du temps matérialisé par la mécanique, le réveil, la montre¹... Il ne présente pas cela comme une production artistique, loin de là, mais cette remarque m'a interpellé. La seconde est celle de Claude Closky : 1 minute², visible sur internet, qui consiste à afficher comme sur une horloge numérique l'heure à laquelle le lien a été ouvert, avec l'habituel double point clignotant suggérant le défilement des secondes. Mais la minute est infinie, puisque « l'horloge » ne passera jamais à la minute suivante. Ou plutôt qu'infinie, c'est une minute qui durera autant de temps que reste la page ouverte, et donc autant de temps que lui accordera la personne la regardant. Bien plus proche des ralentissements métronomiques qu'il m'est arrivé de produire, cette dernière vision d'une minute a pour différence avec les expériences de Julien Nédélec le fait d'avoir subi une modification, et donc d'avoir une vocation de communication, plus qu'être une simple expérience.

Ces deux propositions, bien que différentes dans leur but et leur façon de procéder, ont en commun, justement,

Un geste se communique,
ou ne se communique pas.
S'il est partagé,
celui qui le reçoit le juge
valable ou non,
Annonce le verdict :
En valait-il la peine ?
Il aura au moins
plu à son auteur.

« Le temps est le motif fondamental de mes actions. Il doit être dépeint, repeint, renversé. Le temps est une surface, je me la réapproprie. C'est par le temps recouvert que se perfore la désaliénation, les différentes traces n'en sont que la matérialisation. »
Laurent Marissal, Pinxit p 62

1. *Guillaume Mansart, « Le hors champ du signe ou la survivance de l'histoire en milieu hostile. » [En ligne]*

cette inanité : il s'agit de passer du temps à regarder filer son temps. Nul besoin d'y passer nécessairement des heures, ces petites expériences — car pour celui qui visite l'œuvre de Claude Closky, il s'agit bien également d'une expérience — par leur simple vanité intrinsèque suffisent à évoquer en quelques instants toute la profondeur contenue.

Les actes que je viens de décrire — de Vincent Carlier à Claude Closky — sont différents pour chacun, puisque personnels, mais je crois qu'un point commun les domine : ils sont vains sans public. De plus, ils sont le plus souvent jugés amusants par leurs auteurs, au moins concernant leur raison d'être. « *Ce qui n'est pas à faire doit être bien fait*¹ » voilà l'axiome que donne Guillaume Mansart du travail de Vincent Carlier. Dans chacune des œuvres de ce dernier, le décalage est important, et l'on se demande de prime abord « mais... pourquoi ? » tout en souriant, amusé. Ainsi, il réalise une canne à pêche équipée de 12 000 mètres de fil, intitulée « *Partie de pêche à la Fosse des Mariannes* » (le point le plus profond des océans terrestres), ou encore un hameçon à calamars adapté à la taille d'un calamar géant, une cagette taillée à la défonceuse dans du bois massif, une branche morte radio-commandée, réalise une

Un bon geste se doit de
garder son mystère.
Un geste sans mystère est
un acte.
C'est ce qui fait sa valeur,
C'est ce qui fait son cœur.

« Ce n'est pas spectaculaire, et c'est ce qui nous le fait apprécier. »

Hubert Renard,
La conférence
des échelles (11^{ème}
version), 24 octobre
2011, ÉSAL

1. Lors d'une
conférence à l'ÉSAL,
le 12 décembre 2013

traversée de l'Atlantique en rameur d'appartement, chez lui, avec toute la préparation que cela implique (recherche de sponsors, préparation physique, etc.)... Bref, tout un panel.

J'estime que ce type de pièces est réussi quand on se pose cette fameuse question « mais pourquoi? », car cela prouve que l'œuvre nous interpelle. Elle nous force à réfléchir, du fait de son absurdité (ou plutôt, de sa vanité) apparente, et par delà une simplicité parfois amusante, on peut être amené explorer tout un monde signifié par l'œuvre. Alors, elle fonctionne comme une porte, que tout le monde peut potentiellement voir ; libre à chacun de la franchir ou non. Veit Stratmann a trouvé une belle périphrase pour ce « chacun », qui correspond parfaitement (en tout cas, bien mieux que « spectateur ») à ce que j'entends par là : « *la personne qui prend en compte mon geste*¹ ». Si elle correspond, c'est parce qu'elle inclut le fait inévitable (et qui est trop souvent oublié ou mis de côté) que la personne en question fait le choix de prêter attention au geste réalisé. Elle aurait très bien pu y renoncer, ne pas faire l'effort, et même simplement ne pas voir le geste – l'œuvre – pour ce qu'il est. On est spectateur parce qu'on le veut bien.

Un geste est tout sauf
pragmatique : il ne sert à
rien, n'apporte rien, mais
pourtant n'est pas tout à
fait vain.

En ce qui me concerne, pour ces gestes, il s'agit souvent de faire des avions en papier, en continu, même s'ils vont à la poubelle avant d'avoir effectué leur vol inaugural. Mais ce n'est pas le seul, et il peut s'agir d'une multitude d'autres gestes, certains s'étirant dans le temps, d'autres durant quelques secondes, et rarement élevé au rang de travail plastique. Il s'agit réellement d'une occupation du temps. Un acte possessif.

La question du libre arbitre entre, je crois, en ligne de compte. Je suis adepte de la relation de causalité. Toute cause a une conséquence, tout fait a une cause. Une sorte de déterminisme. D'ailleurs, je crois à ce que j'appelle le déterminisme partiel. (cf. Leon Noel + Hobbes[causalité])

En tant qu'entité consciente de soi et de son environnement, un humain est nécessairement amené à interagir en toute connaissance de cause. Il va essayer d'ajuster ses rapports au monde de façon à ce qu'ils lui soient le plus profitables possible. Ceci nécessite plusieurs types de relations logiques : l'observation, l'action, la transformation. Ces trois-là correspondent à une appréhension purement objective du monde. Ou comment se servir de ce dernier de la façon la plus optimale à court, moyen et long terme.

Le geste n'est pas un
rapport mécanique au
monde :
il est autre chose,
fondamentalement humain.
La capacité de dire parce
que.

« L'art sert toujours à Bergson d'exemple [...] pour penser les autres cas de dépassement des limites de notre connaissance et d'accès à l'absolu : [...] l'acte libre est comparé à une œuvre d'art. »

*Frédéric Worms,
« L'art et le temps chez Bergson. Un problème au cœur d'un moment historique, »
[En ligne]*

1. *Dictionnaire étymologique du français LeRobert*

Il y a, je pense, une quatrième catégorie de rapports, que j'appelle geste. Un geste, c'est un rapport sans rapports. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il s'agit plus d'un acte sans fin que d'un acte ayant une utilité pratique et directement assimilable.

Si les trois premières catégories impliquent une sorte de nécessité, des liens de causalité forts, le geste est peut-être la façon d'exprimer notre libre arbitre, qui est peu présent dans les observations, actions, et transformations, plutôt soumises à des relations de causalité (si tant soit que l'on puisse opposer les deux phénomènes).

Le geste comme je le conçois, c'est utiliser mon temps sans finalité. Savoir qu'il y aurait plus utile, plus intéressant, plus optimal à faire, mais ne pas y prêter attention. Si c'est le mot geste que j'utilise, c'est que cette utilisation particulière du temps est liée à un acte.

Geste¹ : famille du lat. gerere, gestus « porter sur soi » et sens figuré « prendre sur soi, se charger volontairement de », d'où « exécuter, faire »; gesta, part. passé neutre plur. substantivité, synonyme de acta « actions ».

Un geste pour exprimer,
Un geste pour s'exprimer.
Faire pour faire, et donner
à voir pour juger.

Dans le mot geste, au contraire des mots acte, action, etc., il y a l'idée d'une sorte de sacrifice consenti : « prendre sur soi » est d'ailleurs une expression de cet ordre-là. Dans le nom du genre littéraire « chanson de Geste », ce mot traduit une action d'éclat. Quelque chose, en somme, qui sort de l'ordinaire. Pourrait-on dire que l'ordinaire sont les actions dictées par la causalité? Peut-être.

Le geste, donc, pour se soustraire à l'utilité pratique. Des bouffées d'air? Non. Pas un moyen de « décompresser », en tout cas, mais plutôt un juste équilibre à trouver.

Ces idées expriment le fait que le geste est empreint d'une sorte de force communicative, ce qui en fait donc un outil très puissant dans le domaine de l'expression plastique contemporaine. L'importance de la performance, qu'elle soit montrée en tant qu'œuvre aboutie, ou qu'elle soit inhérente au processus de création d'un objet, est assez parlant quant à cet état des choses. Geste et performance sont deux facettes d'un acte communicatif puissant. Puissant, car pour parvenir à l'accomplir, il faut réussir à donner de soi, se dépasser. Consentir de petits sacrifices, ou de plus grands pour les cas extrêmes. Ce sont ces sacrifices, si minimes soient-ils, qui ont cette

**« Mais l'Homme
contemporain
ne veut pas du
sacrifice, alors qu'il
est l'unique vrai
moyen de s'affirmer.
Il l'a oublié, et
perd peu à peu ce
qui fait le sens de
sa vocation d'être
humain. »**
*Andrei Tarkovski, Le
Temps Scellé, p39*

Communiquer nécessite
implication,
Le don de soi se
communique bien.
Il est fort, il est efficace.
Car sans en souffrir, on
n'en sort pas indemne.
Donner de soi,
Sacrifier de son temps,
Sacrifier de sa personne.

grande force, peut-être du fait du caractère empathique de l'esprit humain. Il n'y a rien de malsain dans l'idée de sacrifice telle que je l'entends ici : il s'agit, au contraire, d'un acte très altruiste qui signifie donner de sa personne.

Les deux définitions du mot performance font état de cela : réussite, résultat, pour la première ; et exploit, succès, pour la seconde, souvent associée, d'ailleurs, au domaine du sport.

Je travaille de cette façon. Très peu dans la performance en tant qu'œuvre aboutie, mais plutôt dans la performance comme processus de création. Les tâches répétitives, mécaniques, sont une de mes façons de procéder, car ce sont celles qui me réussissent le mieux, et qui ont tendance à forcer l'admiration. Refusant la spécialité, et n'ayant que très peu de capacités techniques précises, c'est le moyen le plus évident de procéder pour moi, car les tâches répétitives exploitent deux de mes traits de caractère les plus prononcés : la patience, et la capacité à faire abstraction.

J'ai eu la chance d'assister à une conférence de Veit Stratmann, dans laquelle il a exposé son idée de geste comme la plus petite unité d'art. Ce qui, bien évidemment,

Ressentir une nécessité,
Sentir que quelque chose a
besoin d'être fait,
Et vouloir être celui à le
faire.

« Est-ce que l'artiste doit toujours ajouter du sens, ou ne doit-il pas au contraire créer des ruptures de sens ? »

*Viet Stratmann,
lors d'une conférence
à l'ÉSAL le 12
décembre 2013*

« Sans doute mon point de vue a un caractère subjectif. Mais en matière d'art, n'est-il pas le seul possible ? »

*Andrei Tarkovsky, Le
Temps Scellé, p28*

1. Sol Lewitt, « La logique irrationnelle de Sol Lewitt » in *ArtPress 195*

m'a immédiatement intéressé, puisque je conçois la chose de façon assez similaire. Le geste, en définitive, ne s'explique pas autrement qu'avec un « parce que » ou un « et pourquoi pas ? ». S'il y a bien un domaine dans lequel nous ne devrions pas avoir à nous justifier de nos actes, c'est bien celui de l'art. Je me reprends tout de suite, avant de susciter une levée de boucliers : un artiste, si on lui demande, doit pouvoir parler de ses travaux. Ce n'est pas un devoir imposé, mais une conséquence naturelle du fait qu'il en est l'auteur. Il doit pouvoir dire ce qui l'a poussé à faire certains choix, il doit pouvoir parler de l'idée derrière sa proposition, mais il ne devrait pas avoir à justifier la nécessité qu'il a ressentie de faire cette pièce.

Dans une de ses rares interviews, Sol Lewitt a dit ceci : « *les gens veulent interviewer les artistes parce qu'ils espèrent que ceux-ci vont expliquer leur œuvre. En réalité, l'artiste ne peut pas expliquer l'œuvre : c'est l'œuvre qui explique l'artiste*¹. » Contrairement à ce qu'il peut sembler au prime abord, cela ne signifie pas que l'artiste exprime son moi à travers ses productions, mais plutôt que la production, à travers son sujet, à travers la façon dont elle a été traitée, reflète la personne en étant à l'origine.

Ne pas justifier un geste,
ça le décrédibilise tout à
fait.

On peut en parler,
On peut dire ce qui nous a
poussés à le faire,
On peut tirer des pensées
de ce qu'il implique,
Mais on ne doit pas le
justifier.

« Quand tout n'est pas dit, on peut réfléchir et deviner encore par soi-même. Les conclusions ne doivent pas être livrées toutes faites au spectateur, sans qu'il ait un effort à fournir. »
Andrei Tarkovsky, Le Temps Scellé, p23

Je crois que c'est ce que je veux dire par là : un artiste est une personne qui produit des gestes. Certains d'entre eux seront peut-être amenés à devenir des œuvres parce qu'ils font sens. Un geste n'a pas à être justifié. Et d'ailleurs, quel intérêt y aurait-il à le faire ? Au final, une œuvre se doit d'être autonome, il n'y aura pas toujours quelqu'un pour en parler, encore moins pour – justement – l'expliquer. Un geste auquel on ôte tout son mystère perd tout son intérêt, car il devient alors plus un acte qu'un geste. Une bonne œuvre ne se donne pas à voir immédiatement : elle s'explore. Au risque de me répéter [encore] c'est dans le non-dit que se trouve la beauté. Le mystère est toute la beauté du geste, et le public toute la vie d'une œuvre. Si un geste/une œuvre n'est pas bon, il ne trouvera pas de public. C'est aussi simple que cela.

~~Concevoir le geste comme plus petite unité artistique implique qu'il devient pratiquement un médium. Non, en fait, il devient plus qu'un médium. Je dirais même que l'avantage de cette conception est de contraindre le médium au service du geste : chacun d'entre eux nécessitera un médium particulier. Produire des gestes permet donc de produire des choses formellement très différentes. C'est~~

Ouvrir des portes,
Laisser les autres franchir le
 seuil,
Ouvrir d'autres portes.

« Je propose un système permettant de voir plus loin. Je ne force pas les gens, mais j'espère que certains y seront sensibles. »

Laurent Pariente,

« À Travers les Murs », production Double Éléphant / Musée Bourdelle, 2006, 71 minutes

« L'artiste nous ouvre à son univers, et il ne tient qu'à nous d'y croire ou de le rejeter comme un objet inutile. »

Andrei tarkovsky, Le Temps Scellé, p41-42.

1. Terme anglo-saxon pour poète ET ouvrier

~~sans doute pour ça que cette façon de voir me plaît : elle me permet de comprendre en quoi la spécialité ne me correspond pas.~~

Concevoir le geste comme plus petite unité artistique implique qu'il devient pratiquement un médium. Non, en fait, il devient plus que cela : les médiums entrent au service du geste, chacun d'entre eux pouvant nécessiter des moyens n'étant pas familiers à l'artiste. Produire des gestes implique donc la possibilité de produire des choses formellement très différentes.

Proposer des gestes, c'est ouvrir des portes vers le paysage qu'a vu l'artiste. Laurent Pariente et Andrei Tarkovsky ont chacun une formule exprimant avec des mots différents cette même idée « d'ouvrir des portes », et je suis très heureux d'avoir rencontré ces deux pensées, car elles s'accordent aux miennes. Tous deux disent que l'artiste essaie de transcrire ce qu'il ressent du mieux qu'il le peut, et, surtout, donne à voir le résultat de ses expériences. Une fois libérée par son *maker*¹, une œuvre est donnée au jugement du public. Il serait ridicule de penser que l'on peut imposer sa vision à d'autres, ou, plutôt, que ce soit là le rôle et la façon de procéder de la création artistique. L'œuvre doit pouvoir dans la mesure du possible vivre seule,

Un geste dépasse tous les
cadres :
Il est inclassable,
indéfinissable autrement
que par ce mot.
Un geste est une attitude,
Un geste est une
intervention spontanée en
un moment quelconque

« Mon approche est semblable au "Qu'est-ce que je peux faire. Je sais pas quoi faire" de Godart. »

*Jean-Baptiste Ganne,
conférence à l'ESAL
le 17 février 2014*

et faire sens seule. Chacun des travaux d'une personne est un fragment du paysage qu'il dépeint, et c'est le rôle de ces fragments d'interpeller suffisamment le regardeur pour lui donner envie d'explorer la fresque dressée par l'artiste.

Je me considère comme produisant des gestes avant de produire des œuvres. Cela signifie que beaucoup de mes gestes n'ont ni intérêt ni place dans le domaine artistique, mais encore moins ailleurs. Il s'agit uniquement d'instantanés réprochés, comme je les ai appelés : l'association d'un moment, d'une idée, et d'un passage à l'acte sans réflexion, sans volonté de productivité. La plupart de mes gestes ne survivent que le temps de leur production. Parfois même moins. Mais parmi eux, certains trouvent un écho. Pas toujours immédiatement, mais il arrive qu'une personne extérieure s'intéresse à un de mes gestes, et qu'à ce moment je le reconsidère comme un geste signifiant. Parfois, bien entendu, c'est moi qui spontanément leur donne un autre statut, et espère qu'ils auront cette validation que je leur estime possible.

La question du libre arbitre apparaît seulement en demi-teinte dans ma façon de penser, principalement car je ne souhaite pas me pencher sur le problème. Et pourtant,

Le geste est une question
de libre arbitre :
Autant, si ce n'est pas plus,
pour celui qui le reçoit
que celui qui le produit.

« L'art doit faire
partie de la vie
quotidienne, sinon il
n'est pas honnête. »

Bill Viola, *in Art
Video*, Sylvia Martin,
2006

cette idée du geste y est étroitement liée. Ce n'est peut-être pas tant dans la décision de produire que le libre arbitre s'exprime, mais plutôt dans la réception de mes gestes par autrui. Je citais de la formule « *la personne qui prend en compte mon geste* » un peu plus avant, et c'est cette même idée qu'elle exprime. La même idée, également, que celle contenue dans les paroles de Laurent Pariente et de Andrei Tarkovsky : un artiste produit [un geste], offre ceci au public, et c'est à ce public uniquement de décider du sort et du statut de la production en question. Produire dans cette optique, c'est ne pas oublier de laisser au public sa faculté de juger. C'est le mettre face à son libre arbitre, et écouter ce qu'il a à dire.

J'aimerais revenir, pour finir, sur la place que je consacre à un autre temps, mesurable, car beaucoup de mes pièces semblent en nécessiter beaucoup. Ce n'est pas spécialement vrai, car après tout, que sont dix heures, voire cent ? Cent heures correspondent à trois semaines de 35 heures. Moins d'un mois. Ridicule, par rapport à ce que peuvent atteindre les durées consacrées par d'autres sur un projet, sur une œuvre. Ne serait-ce qu'autour de moi, dans mon entourage, certaines personnes passent

Passer du temps et le
montrer,
Donner de son temps et le
faire savoir.
Travailler mécaniquement
pour faire ressentir cela
Travailler mécaniquement
pour avoir des grands
nombres

« The aura of value and significance would increase exponentially with the number of objects you put together. »

*Allan McCollum,
interview by Thomas
Lawson [En ligne]*

« In a sense it was about the desire to look for social stability through identification, hence the reference to heraldry – about making a stable symbolic system to accomodate the chaos of huge numbers. »

Ibidem.

plus de temps sur leurs productions. Et pourtant, c'est de mes travaux que l'on dit que j'ai « dû y passer un temps fou. » Où est, alors, la différence? Deux éléments sont nécessaires à la compréhension de ceci : les grands nombres, et la volonté de communiquer cette impression de temps passé.

Les grands nombres, comme Allan McCollum, je les aime. Ils sont forts, marquants, efficaces, et ils impliquent souvent de travailler de manière répétitive, mécanique, ce que je vis avec tout autant d'intérêt que d'autres moments. C'est ce qui me permet de travailler ainsi, là où d'autres craqueraient : les actions mécaniques ne nécessitent pas de penser. Mon esprit est donc libre de vagabonder, de réfléchir à autre chose. C'est ma façon de procrastiner, car parallèlement, je ne fais pas « rien » pour autant. Ne rien faire m'agace.

Il faut savoir changer de rythme. Tous ceux qui ont fait du sport savent cela : ce n'est pas en jouant une rencontre à la vitesse et à l'intensité maximale qu'on la remporte. Il faut savoir calmer le jeu. Ne pas se précipiter, pour pouvoir accélérer au moment opportun. Le parallèle est possible : on ne peut pas bien vivre si l'on est tout le

Rayons, puis
recommençons.
Ce n'était plus juste.

temps en train de travailler, de faire quelque chose d'utile. Bien évidemment, l'inverse est également vrai. Peut-être même encore plus : ce n'est pas en ne faisant que prendre son temps que l'on vit bien. Il faut trouver un équilibre, et cela, seule l'expérience peut nous le donner.

Vient donc la question du sens. Ou plutôt des sens, car ils sont généralement doubles, dans le cas de ces pièces. Il existe le sens premier : c'est celui qui est sujet de la pièce, variable, car je suis relativement versatile quant aux sujets que je traite. Et il y a le sens second, commun à toutes les pièces. Il s'agit de mettre en valeur la durée. D'en faire acte, et de dire « vivez ! ». Comme je l'ai déjà dit, notre temps est notre ressource la plus précieuse, celle qui nous fera inmanquablement défaut à la fin. Notre seule préoccupation est de choisir comment occuper le temps, que ce soit le notre, ou bien le temps social. Ce qui signifie pour le premier vivre, et pour le second perdurer dans les temps futurs. Chacun choisit sa façon, sa manière, ou du moins, je l'espère. Accordez-vous le droit de vivre le temps comme un ensemble de sensations. Chacun le fait, c'est normal et naturel. Mais combien prennent le temps de le faire, contre toute idée de productivité, d'utilité ? Combien finissent par être écrasés par les devoirs et nécessités

Passer du temps,
donner de soi,
C'est donner de la valeur.
Le temps est ma ressource
la plus précieuse.

qu'implique le temps social? Il me semble que prendre le temps d'occuper son temps est le meilleur moyen de ne pas finir pris dans le carcan du temps social.

Communiquer l'impression de temps passé est important pour moi, car c'est un moyen de conférer de la valeur à mes productions. Le temps étant ma ressource la plus précieuse, donner de mon temps est un moyen de donner de ma personne. Mais cela ne vaut que pour moi, et une personne qui ne me connaît pas ne pourra pas le deviner en voyant ce que j'ai pu faire. J'ai donc régulièrement besoin de faire sentir ce don de temps, et alors, je le mets en avant. C'est un moyen de faire sentir ce don de temps, bien qu'il soit rarement le sujet même de mes productions. C'est pour cela, sans doute, que c'est de mes travaux que l'on dit que ça a dû « prendre du temps ».

Cette façon que j'ai de « cristalliser le temps », en clin d'œil aux théories de Frank Wilczek, se retrouve de façon assez pure dans des séries de dessin comme les *Surfaces* et les *Dessins d'un Quart d'Heure*. Les *Surfaces* sont la concrétisation par le biais de dessins (tous au crayon 6H, sur un format de 7x7cm, chacun suivant un protocole spécifique) de mes instants de non-production.

Ils sont en quelque sorte un moyen d'allier mon temps « perdu » en temps « utile », au sein d'instantanés n'étant ni tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre. Un peu un anti-travail, en quelque sorte, ainsi un moyen de laisser une trace de ces moments. Car au fond, c'est vraiment de cela qu'il s'agit : cristalliser mon temps au sein de productions plus ou moins pérennes.

~~Pour conclure~~ ~~Pour recommencer~~

~~Pour conclure ce mémoire, j'aimerais comm~~

~~Ce mémoire aura eu un énorme point positif, il m'aura permis de trouver les mots correspondant à certaines pensées qui m'occupent depuis quelques années.~~

Je ne sais pas conclure. Je n'apprécie guère le faire, car cela semble généralement mettre un terme (en apparence) aux questions qui se sont posées, et auxquelles il a été tenté d'apporter des éléments de réponse. Alors plutôt qu'une conclusion, j'aimerais proposer une nouvelle introduction, se posant comme témoin d'une réflexion entamée, et comme articulation vers ce qui va suivre.

Maintenant qu'il me semble y voir plus clair sur ce en quoi correspond l'acte de créer à mes yeux, je pense pouvoir éloigner ces questions de mes priorités, sans pour autant les abandonner. En considérant l'acte créatif comme une observation-transcription du monde entourant son auteur, une nouvelle question émerge : celle de la sincérité. Car j'ai également posé la création

[artistique] avant tout comme un moyen de s'occuper, idée qui a été jusqu'à donner son titre à ce mémoire.

Il s'agit donc avant tout de considérations personnelles : « Que vais-je bien pouvoir faire aujourd'hui ? », mais pas égoïstes pour autant. Ou si on les considère comme telles, que l'on considère alors tout acte de création artistique ainsi. Sans égoïsme, pas de création, et sans cet altruisme post-crétif qui consiste à partager son œuvre, pas d'intérêt à créer. Comme tout acte de communication on peut considérer qu'une production artistique est tiraillée entre le besoin égoïste de communiquer et celui, altruiste, de partager sa réflexion.

Puisqu'il peut s'agir, avant tout, de s'occuper, peut-on — doit-on ? — douter de la sincérité des productions ? Il faut, de toute façon instaurer une distance critique avec celles-ci.

Je suis attiré depuis quelques années par la question du faux, du semblant et du fac-similé comme médium de production, et je crois que ces questions prennent tout leur sens désormais. Il m'est arrivé, déjà, d'utiliser ces moyens dans des travaux plastiques, et j'aimerais me pencher plus avant sur leur intérêt en tant qu'outil de communication : puisqu'il s'agit de prendre (gentiment) au piège les personnes y prêtant attention, et de révéler progressivement les supercheries, je crois que cela est à même de toucher, d'impliquer ces mêmes personnes plus aisément, et plus efficacement. Pour plagier Napoléon : l'expérience vaut mieux qu'un long discours ?

Bibliographie

DANTE ALIGHIERI, *La Divine Comédie*, 1555, trad. Jacqueline Risset, éditions Flammarion (2010), 628 p.

ISAAC ASIMOV, *Fondation*, 1951, éditions Gallimard, Folio SF (2009), 402 p.

ISAAC ASIMOV, « *La Mère des Mondes* », nouvelle extraite du recueil *La Mère des Mondes*, 1983, éditions Denoël, Présence du Futur, 181 p.

HENRI BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889, éditions Ellipses (2013), hors collections, 192 p.

JORGE LUIS BORGÈS, « *La Bibliothèque de Babel* » ; « *La Loterie de Babylone* », nouvelles extraites du recueil *Fictions*, 1941, éditions Gallimard (1992), Foliothèque, 216 p.

R. BUCKMINSTER FULLER, GENE YOUNGBLOOD & MEDARD GABEL, *E3 : Energy, Earth and Everyone, une stratégie énergétique globale pour le vaisseau spatial Terre ? World Game, 1969-1977*, éditions B2 (2012), 127 p.

GILLES DELEUZE et FÉLIX GUATTARI, *Mille Plateaux*, éditions de Minuit, Critique, 645 p.

GEORGES DIDI-HUBERMANN, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, 1995, éditions de Minuit, critique, 209 p.

J.-W. DUNE, *An Experiment with Time*, 1927, Russel Targ Editions, Classic in Conciousness, 208 p.

BÉATRICE GROSS (Commissaire), Sol Lewitt [cat. exps. *Sol Lewitt. Dessins Muraux de 1968 à 2007*, Metz, Centre Pompidou-Metz, du 7 mars 2012 au 29 juillet 2013, et *Sol Lewitt. Colors*, Leuven, M-Museum Leuven, du 21 juin 2012 au 14 octobre 2012], Metz, éditions du Centre Pompidou-Metz, 2012, 325 p.

FRANK HERBERT, *Le cycle de Dune* (sept livres), 1965-1985, éditions Pocket, collection Science-Fiction.

HOMÈRE, *L'Illiade*, trad. Paul Mazon, éditions Gallimard, Folio Classique (1975), 503 p.

LE PETIT LAROUSSE 2010, éditions Larousse, 1879 p.

THOMAS LAWSON, deux interview d'Allan McCollum (23 juin 1992 & 15 octobre 1992), URL : http://allanmccollum.net/allanmcnyc/Lawson_AMc_Interview.html

CLAUDE LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, 1962, éditions Pocket (1990), Agora, 349 p.

ELIAS LÖNNROT, *Le Kalevala*, 1849, éditions Honoré Champion (2009), Champion Classique, 686 p.

GUILLAUME MANSART, « Le hors champs du signe ou la survivance de l'histoire en milieu hostile », [En ligne], URL : www.vincentcarlier.fr/textes-publications.

LAURENT MARISSAL, *PINXIT*, 2006, éditions Incertain Sens, 226 p.

CATHERINE MILLET, « Georges Didi-Hubermann : atlas : comment remonter le monde » (entretien avec Didi-Hubermann), Artpress n° 373.

RACHEL NUWER, « Elegant Mathematical Formulas Activate the Same Brain Region As Music And Art » ; [En ligne] URL : <http://www.smithsonianmag.com/smart-news/grasping-elegant-mathematical-formula-activates-same-brain-region-music-and-art-180949745/?>.

CHARLES-SANDERS PIERCE, « La Logique de la Science », *La revue philosophique de la France et de l'étranger*, Tome VI (Décembre 1878) et Tome VII (Janvier 1879).

HUBERT RENARD, « Le Texte des Échelles », in *Le Salon n° 5* (séminaire Image/Dispositif/Espace 2012-2013), p 32 à 43.

ANDREI TARKOVSKY, *Le Temps Scellé*, 1989, éditions de l'étoile, Cahiers du Cinéma, 259 p.
VOLTAIRE, *Le Dictionnaire Philosophique*, 1764, éditions Flammarion (2010), collection GF, 634 p.

J.-R.-R. TOLKIEN, *Le Silmarillion*, 1977 (posthume), éditions Pocket (2001), collection Pocket, 478 p.

MICHEL TOURNIER, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967, postface de Gilles Deleuze, éditions Gallimard, Folio Plus, 333 p.

FRÉDÉRIC WORMS, « L'art et le temps chez Bergson. Un problème philosophique au cœur d'un moment historique », Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle 1/ 2003 (n° 21), p. 153-166 ; URL : www.cairn.info/revue-mil-neuf-cent-2003-1-page-153.htm.

Filmographie

PIERRE-ANDRÉ BOUTANG (réalisation), *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, 1988, Pierre-André Boutang, 453 minutes.

MICHAEL MADSEN (réalisation), *Into Eternity*, 2010, Danemark, co-production du Danemark, Suède, Finlande & Italie, 75 minutes.

RICHARD SCHENKMAN (réalisation), *The Man From Earth*, 2007, Etats-Unis, Falling Sky Entertainment, scénario de Jerome Bixby (1998), 87 minutes.

Conférences

VINCENT CARLIER, *Approches conceptuelles*, 9 mars 2011 à l'ÉSAL.

JEAN-BAPTISTE GANNE, W, 17 février 2014 à l'ÉSAL (Séminaire Image/Dispositif/Espace).

LAURENT MARISSAL, *Où va la peinture - Table des matières, notes, index*, 6 décembre 2010 (Séminaire Image/Dispositif/Espace).

HUBERT RENARD, *La conférence des échelles (11ème version)*, 24 octobre 2011 à l'ÉSAL (Séminaire Image/Dispositif/Espace).

VEIT STRATMANN, *Spectateurs, Auteurs, Scénographie*, 12 décembre 2013 à l'ÉSAL (Séminaire LabVIES) & Masterclass, 12 décembre 2013.

Ressources en ligne

VINCENT CARLIER, site personnel, URL : www.vincentcarlier.fr.

GALERIE CHEZ ROBERT, galerie d'art contemporain URL : <http://www.chez-robert.com/>.

EVANGELIA CHRISIKOU, site personnel, URL : <http://www.chrysikoulab.ku.edu>.

CLAUDE CLOSKY, site personnel, URL : www.sittes.net.

CENTRE NATIONAL DES RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES, URL : www.cnrtl.fr.

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, URL : www.cnrs.fr.

ALLAN MCCOLLUM, site personnel, URL : www.allanmccollum.net.

HUBERT RENARD, site personnel, URL : www.hubrenard.free.fr.

ANTOINE SCHMIDT, *Le Grand Générique de tous les êtres humains*, œuvre en ligne, URL : <http://www.thegrandcredits.info/TheGrandCredits.html>.

RODOLPHE DELAUNEY, site personnel, URL : <http://rodolphe.ultra-book.com/portfolio-p13949>.

- bricolage
- + détails
- + méthode
- + protocole
 - + outils
- + mécanismes
 - + domaines
- + spécialisation
- + spectateur du monde
 - + geste
- + simple constat
 - + témoin
 - + sublime
 - + histoires
 - + fresque
 - + un tout
 - + temps
 - + humain
 - + vanité
 - + vain
- + non productif
 - + jour le jour
- + rupture de sens

Résumé

~~Considérons que nous disposons tous d'un certain quota de temps d'existence, la seule question qui nous reste est que faire de ce délai nous étant imparti.~~

~~Travaillant à partir d'une foule de données collectées de selon le principe de sérendipité, et selon des horizons hétéroclites, je cherche à circonscrire l'acte de créer.~~

~~Je me penche donc, de façon tout à fait subjective sur le pourquoi, le comment de l'activité artistique autour de trois pistes : Le « bricolage » de la pensée, l'organisation d'une démarche à l'image de la fresque, et enfin le temps passé à une telle pratique.~~

À quoi un artiste passe-t-il son temps? Comment?
Et surtout : pourquoi?

Summary

Let's consider that each and everyone of us has a precise quota of existence-time, the only question left is so what to do of this time assigned to us.

Working from multiple sources of datas, collected in a serendipity way, and from many sundry skylines, I try to define the creative act.

I so look — in a totally subjective way — into the 'why' and the 'how' of the artistical activity thanks to three paths:

Do-it-yourself of thinking, artistical approach's organization in the manner of a fresco, and finally the time spent to such an activity.

What an artist does give his time to ? How ?

And, mainly : why ?

- do-it -yourself
- + details
- + method
- + protocol
- + tools
- + mecanisms
- + domains
- + specialization
- + bystander of the world
- + gesture
- + simple report
- + witness
- + sublime
- + stories
- + fresco
- + a whole
- + time
- + human
- + vanitas
- + vain
- + unproductive
- + from day to day
- + meaning breakdown

Remerciements

Je tiens à remercier toute personne ayant de près ou de loin influencé, aidé, corrigé, ou soutenu ce travail, qu'ils soient auteurs, amis, famille, simples connaissances, voire même illustres anonymes dont les remarques, volées au passage d'une écoute passive, ont trouvé écho dans ma pensée.

À tous :
Merci

Imprimé sur papier Canson Crobart© 100g à Metz.
Composé avec la famille de polices de caractère Perec,
dessinée par Alejandro Lo Celso, fonderie PampaType.



« Except “la vache” ! »

Alejandro Lo Celso, conférence à l'ÉSAL le 10 Janvier 2011